

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

	Pages
FRANCIS DE MIOMANDRE	Un Héros de la Solitude : André Suarès 533
V. VIKENTIEV	Le Retour de la Fiancée de Givre 537
JEAN TERRIER	Un poète malgache de langue française : Jean-Joseph Rabéarivelo 560
DR. MANUEL MORENO	Théorie des Quanta et Finalisme Biologique 564
GEORGES DUMANI	Le Temps de Souffrir 569
J. ERNEST-CHARLES	Une Révolution sur le Chemin du Baccalauréat 598
ROGER GIRON	L'Enigme de Lucrèce 603
HENRI MEMBRE	Port-Royal des Champs 607

CHRONIQUES

RENÉ DUMESNIL	La Vie Musicale 611
---------------------	---------------------------

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE

ABONNEZ-VOUS

LA REVUE DU CAIRE !

FONDÉE EN 1938

- ◆ Le seul mensuel de langue française en Egypte et au Moyen-Orient consacré à la littérature et à l'histoire.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE a publié en livraisons LE LIVRE DES JOURS de Taha Hussein, LE JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE de Tewfik El Hakim, LA FILLE DU DIABLE de Mahmoud Teymour, L'ATHÈNES DE PERICLÈSET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE de Pierre Jouguet, LE THÉÂTRE EGYPTIEN de l'Abbé Etienne Drioton, etc. etc...
- ◆ Les meilleurs écrivains et savants d'Egypte collaborent régulièrement à LA REVUE DU CAIRE.
- ◆ LA REVUE DU CAIRE s'est assurée la coopération des principaux chroniqueurs parisiens et d'importants écrivains et savants de France.

Contribuez à l'Œuvre de LA REVUE DU CAIRE en vous y abonnant et en abonnant vos amis.

L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR -- TEL. 59082-3

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

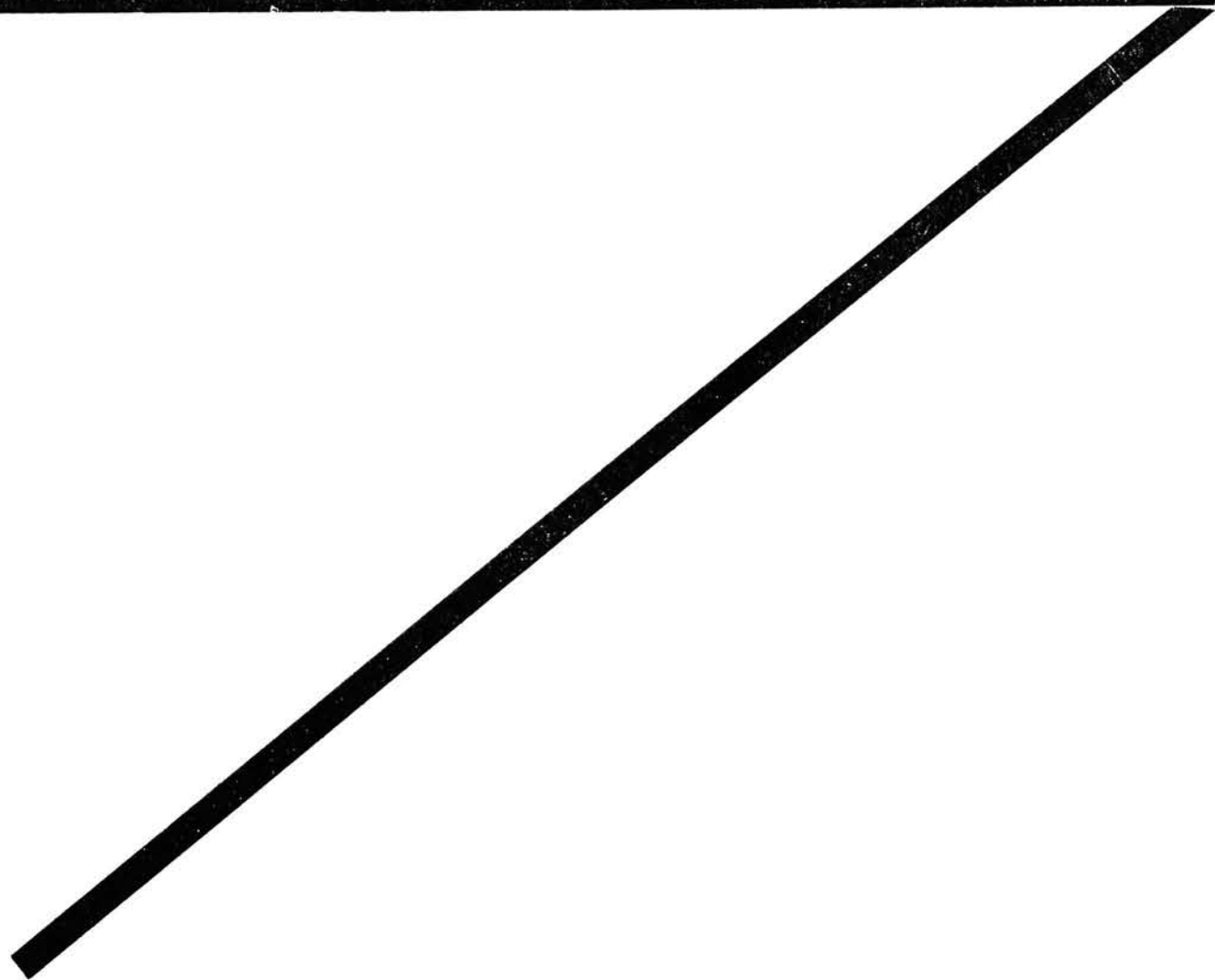
OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-
HYDROGENE — AIR COMPRIME
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

CHEMILA

nouveautés

le caire·paris

LA REVUE DU CAIRE

UN HÉROS DE LA SOLITUDE : ANDRÉ SUARES

Bien qu'elle ait été saluée, comme il se devait, par quelques-uns des meilleurs esprits de notre temps, la mort du poète André Suarès ne semble pas avoir produit dans la conscience publique le trouble et la tristesse à quoi l'on pouvait s'attendre.

Cela tient sans doute, prétendent certains, à ce que l'opinion, quotidiennement alertée par des sujets d'inquiétude et même d'angoisse sans cesse renouvelés, n'a pour ainsi dire ni la force, ni le temps, de s'occuper de ces questions spirituelles qui, autrefois, accaparaient le meilleur de son attention. Il y a certes du vrai dans une telle remarque. Mais je ne pense pas que ce soit là la vraie raison. Je pense, au contraire, que — en tout état de cause, et même si les circonstances avaient été différentes, — la disparition du grand écrivain n'aurait guère suscité plus d'échos. Car Suarès était de ceux qui, ayant toute leur vie recherché la solitude, semblent avoir fini par prendre une sorte de plaisir amer à s'y enfoncer chaque jour davantage, à s'interdire avec rigueur tout geste qui pourrait être interprété comme une tentative de rapprochement vers le grand public.

Et pourtant, tous ceux qui ont suivi l'évolution d'André Suarès, tous ceux qui sont familiers avec sa pensée, savent combien cet homme était simple, com-

bien il était hostile à toute complication de l'écriture. Mais il aimait la grandeur ; et les gens ordinaires ne la comprennent pas, et par conséquent ne sont pas sensibles à ce qu'il y a d'austère et de nu dans l'expression de la *vraie* grandeur, alors qu'ils accordent toute leur admiration à l'emphase et à l'amphigouri. C'est pourquoi, les esprits clairs et de bon sens sont, à chaque génération, tellement étonnés de voir à quels médiocres artistes va la faveur populaire.

Pensez que Suarès n'a jamais même nommé (dans son œuvre, pourtant considérable) quelqu'un de médiocre. Il vivait, — oui, littéralement, il vivait — dans la société des grands hommes de tous les temps : Dante et Shakespeare, Cervantès et Ibsen, Pascal et Goethe, Léonard et Rembrandt, Moussorgski et Debussy. Avec l'audace tranquille de qui est absolument sûr de l'originalité de sa pensée, il a, lui, deux-centième, abordé de tels sujets et il les a, en effet, traités d'une façon toute nouvelle, et chaque ligne des merveilleux essais qu'il leur a consacrés atteste une pénétration surprenante, comme si la moindre intention, comme si le moindre mouvement de sensibilité de ces êtres sublimes avait lieu là, sous ses yeux, au moment même.

Il était pauvre, et il était très fier. Mais sans aucune morgue. Toujours prêt, au contraire, à faire le plus amical accueil à ceux qui venaient à lui dans un élan d'admiration ou de sympathie. J'ai eu le grand honneur de le connaître personnellement, et je puis attester à quel point cet homme, que d'aucuns voulaient faire passer pour un être d'un abord difficile, pour un grincheux, était au contraire plein de générosité et de bonté. En quoi il ressemblait étonnamment à Elémir Bourges, cet autre solitaire, lui aussi confiné dans la société des maîtres d'autrefois, des Eschyle et des Vyasa, des Michel-Ange et des Elizabétains. Suarès

était plein d'humour, toujours prêt à s'amuser de la moindre chose, comme un enfant. Non, je puis l'affirmer, il n'avait aucune morgue. Mais doué d'une sensibilité excessive, il souffrait affreusement de toute marque d'incompréhension, et il n'avait aucune peine à déceler ce que certaines restrictions — en apparence courtoises — de tel critique à la mode comportaient de bassesse secrète et de niaiserie. Alors son ironie éclatait en imprécations grandioses, en anathèmes fulgurants, dont la magnifique explosion nous divertissait d'autant plus que nous savions bien qu'au fond le poète demeurait indifférent à ces témoignages de la bêtise humaine.

Individualiste farouche, il n'avait voulu s'engager dans aucun parti, dans aucune coterie, que dis-je ? dans aucune société. Et, de fait, il n'était fréquenté que de gens de son espèce, qui — sans avoir son génie — éprouvaient du moins les mêmes sentiments vis-à-vis de la foule. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que les groupes littéraires l'aient peu à peu oublié. Surtout que, vers la fin de sa vie, il était devenu de plus en plus farouche, et même irritable, sans aucun disciple, ne laissant ouverte au snobisme nulle avenue pour l'atteindre.

Son œuvre, considérable, abonde en redites, car il ne lui semblait jamais avoir épuisé les sujets à quoi s'attachait son lyrisme. Mais ce lyrisme était grandiose, et les lettrés garderont toujours dans leur bibliothèque une place de choix pour des livres tels que : *Images de la grandeur*, *Bouclier du Zodiaque*, *Airs*, et cet étonnant *Voyage du Condottiere* où l'essayiste, le voyageur et le poète rivalisent pour notre plus grande délectation.

La Gestapo l'ayant traqué, dès le début de l'invasion, les dernières années de son existence (alors qu'il aurait dû, au contraire, en toute justice, les pas-

ser dans le repos et le calme) furent empoisonnées par cette obligation où il était d'une fuite perpétuelle, sous des noms d'emprunt ; et sa santé ne se remit jamais d'un tel choc. C'est pourquoi, on peut le dire, André Suarès fut, au premier chef, une victime de la barbarie hitlérienne. Une des plus glorieuses et des plus illustres.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LE RETOUR DE LA FIANCÉE DE GIVRE

I

Le verger de cerisiers

Le père de Serge esquissa dans sa vie deux gestes, l'un vers l'Orient via Constantinople, et l'autre vers l'Occident via Stockholm. Aucun de ces gestes ne porta. De toute sa vie le sieur Véliachev n'a pas quitté la Russie. Il est vrai qu'on y trouve tous les climats et toutes sortes de peuples.

Dans ce macrocosme, climatique et ethnique, il préférait, lors de ses multiples changements de domicile, se fixer dans des milieux différents. Il a vécu parmi les Tatars de la Crimée, les Géorgiens et les Arméniens du Caucase, les Lettons de la Baltique et les Finnois du Pays des Mille Lacs.

Le grand-père, un chasseur émérite, était, lui aussi, du type migratoire. Seulement son orbite était d'une amplitude plus modeste. Il se déplaçait, de préférence, dans son propre gouvernement de Moscou. L'"étranger" pour lui, c'était les provinces voisines de Tver et de Kalouga.

Il paraît que l'arrière-grand-père n'avait jamais quitté l'ancienne capitale.

Ainsi, en jetant un coup d'oeil rétrospectif sur les aïeux de notre jeune héros, nous trouvons au début, pour ainsi dire, un point et puis des cercles. C'était

comme l'effet d'une pierre tombée sur la surface de l'eau. D'abord tout calme, elle se mit à vibrer de génération en génération et à lancer des vagues concentriques, de plus en plus vastes.

Tel était le tableau graphique des Véliachev, au moment où Serge devint l'aîné de la lignée, un "aîné", il est vrai, très jeune. Il avait alors vingt-deux ans.

Considérée du point de vue dynamique, la vie du père avait l'air d'une pulsation infatigable, partant de Moscou comme centre vers la périphérie — Golfe de Finlande, Golfe de Riga, Mer Noire, la Carélie, la Crimée, le Caucase — et se rabattant de nouveau sur Moscou.

Serge allait-il rompre avec cette tradition, ou vivre à la mode des aïeux ? C'est ce que nous allons voir.

La réponse d'ailleurs ne se fera pas attendre.

LES TRACTS

Serge Véliachev partit à l'étranger, accompagné de son ami, Paul Ivanskiy. Ce garçon, maigre, pâlot et assez haut de taille, était cousu de contradictions et d'imprévus. C'est probablement pour cette raison que Serge se lia avec lui plutôt qu'avec un autre. Paul l'amusait comme jadis les drôles de Yalta avaient amusé son père.

Tout étudiant qui s'estimait était dans l'opposition. Sa nature demandait des excitants, et Paul s'était rangé du côté de l'extrême gauche. Toutefois, pareillement aux croyants, qui peuvent être pratiquants ou non, l'activité révolutionnaire du jeune polytechnicien se bornait à la lecture de brochures, "rouges" et "noires". Bien qu'il ne fût pas affilié au parti, il se

disait S. R. (socialiste-révolutionnaire), sans que cela l'empêchât d'estimer les anarchistes. Plus que les théories, c'étaient les coups de main audacieux qui provoquaient son admiration.

Couché dans un lit bien tassé par la vieille servante Dacha, Paul dévorait les pamphlets glorifiant les actes d'un régicide Géliabov, d'un tyrannicide Kaliaev ou de n'importe quel autre tueur du gibier politique, gros ou menu. A la fin du compte, ce n'était pas l'acte lui-même qui comptait, c'est la manière dont il était pétré. Comme le définissait De Quincey, "murder as a fine art", — voilà ce qui fascinait Paul.

Tout en tenant le pamphlet à la main gauche, notre étudiant en panne (son institut était fermé par ordre du gouvernement) plongeait sa dextre dans un plat, posé sur une banquette auprès du lit, et envoyait dans la bouche un petit pain d'épice à la menthe dont il était très friand. Le froid éthéré, chatouillant le palais enflammé, mettait le comble à son état révolutionnaire. Et ainsi, à tour de rôle en s'échauffant et en tempérant son ardeur, Paul passait des veilles prolongées fort avant dans la nuit.

L'ami de Serge était inactif non pas par lâcheté ou par paresse : tout simplement, il ne connaissait personne pour l'introduire dans le cénacle. D'ailleurs, il se plaisait trop à lire pour rechercher autre chose.

Aussi intéressantes que lui semblaient les brochures, elles ne l'absorbaient pas en entier. Il avait d'autres goûts, plus raffinés. Sa bibliothèque contenait des livres de philosophie, dont il s'occupait pendant la journée. Grâce à sa prodigieuse capacité de lire, il avait absorbé en entier, et plus ou moins digéré, Kant, ce qui décidément n'était pas peu de choses pour un jeune homme de son âge. Il composait, pour en régaler ses amis, de petits traités de cinq à dix pages tout au plus. Là il donnait libre cours

à ses penchants destructifs. Il bousculait tout et précipitait dans l'abîme ceux qui avaient eu l'imprudence d'escalader les sommets de la pensée avant lui.

Mais sa lubie philosophique n'était que du passe-temps. L'essentiel, c'était le flambeau de la révolte politique et sociale qu'une nuit après l'autre il attisait dans la solitude et dans le silence de sa chambre à coucher.

Ce n'est pas en Kant ni en Hegel qu'il voyait son mentor. C'était *Napoléon* dont il voulait suivre l'exemple, voire le faire revivre en sa personne. Oui, tel était le rôle qu'il s'assignait pour les événements qui devaient se produire dans quelques années. Il prévoyait la révolution et c'était lui, Paul Ivanskiy, qui devait y mettre de l'ordre en faisant flotter la bannière, j'aurais dit impériale, si ce n'était précisément l'Empereur qui devait être renversé à l'époque précédente des va-nu-pieds et de la Terreur.

Il découvrait de nombreux parallèles entre le célèbre Corse et lui-même. D'extraction russe, mais né à Viborg, il était sujet finlandais. Donc voilà le premier parallèle : l'île de Corse, la presque-île de Finlande ! L'autre parallèle, c'était l'Académie d'Artillerie. St. Petersbourg en avait une et de grand renom. L'admission y était difficile. Mais, puisque Paul devait jouer le rôle de Napoléon, la Providence y avait pourvu par le fait même de sa nationalité. Il existait une vacance pour les sujets Finlandais de sa Majesté Impériale. Mais aucun Finnois n'était sensible à cette faveur. Ainsi, encore de ce côté, le chemin était libre. Peu de temps après son retour de l'étranger, Paul y présenta une demande et fut admis.

Nous anticipons. Pour le moment notre étudiant en vacances forcées partageait son temps entre la démolition de la Pensée et de l'Etat, ceci et cela en privé et provisoirement, ne faisant montre d'aucune activité.

Aussi étrange que cela paraisse, c'était là pour lui un "parallèle" de plus. Napoléon n'avait-il pas connu une longue période obscure avant de devenir Premier Consul ? Certes, il y avait quelques différences de détail. Chez l'autre, pas de *dolce far niente*, point de petits pains d'épice à la menthe... Mais les mêmes divergeances, est-ce qu'elles pèsent bien lourd dans la balance de la destinée ?

Nonobstant sa passivité, notre étudiant, qui, comme l'on voit, visait loin, devint tout de même actif, il est vrai une seule fois et sans qu'il l'eût recherché.

Les choses se passèrent ainsi. Un soir, pendant qu'il marchait dans la grande avenue, portant le nom de Nevskiy Prospect, le col d'astrakan relevé car il gelait fortement, quelqu'un lui glissa entre les mains une liasse de feuillets, tout en lui disant à l'oreille.

—Distribue vite parmi les nôtres !

Les "nôtres", c'étaient certainement les membres du parti qui avait toutes les sympathies de Paul. Du moins, c'est ce qu'il pensait. Mais il n'en connaissait aucun. L'homme a dû se tromper et le prendre pour un autre. Paul s'en rendit compte, mais c'était là une belle occasion de devenir actif, une occasion qui lui tombait du ciel. Comment ne pas en profiter ? Dans sa conscience, n'était-il pas toujours quelque peu gêné par l'absence totale des marques extérieures de son zèle révolutionnaire ?

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Sans se donner la peine de voir de quelle sorte de tracts il s'agissait, Paul, faute de "nôtres", se mit à les distribuer séance tenante à tout venant. On les prenait. Il y avait de ceux qui, ayant jeté un coup d'oeil sur la feuille, la froissaient et la lui renvoyaient dans le dos. D'autres, il est vrai beaucoup moins nombreux, couraient après lui et disaient :

—Donne-moi encore une, pour mon copain !
Donne-moi ! C'est ça ! A bas les gredins !

Vite le stock fut épuisé. Paul ne garda qu'un seul tract pour son usage personnel et s'en fut à la maison tout rayonnant de joie. Enfin ! Le voilà devenu un vrai révolutionnaire, un activiste sans peur ni reproche ! Pensez donc, distribuer des tracts séditionnels à la barbe des policiers et où ? Sur le Nevskiy grouillant de flics !

Une fois chez lui, Paul se coucha, non sans avoir, comme d'habitude, posé auprès du lit sa "mangeaille" nocturne (brochures et pains d'épice). Il prit à la main la feuille, témoin de sa gloire, tout en abaissant l'autre vers le plat. Mais vite il la retira. Un doute venait de troubler sa quiétude.

—C'est tout de même étrange, se dit-il, que personne n'ait pensé à m'arrêter ni même à empêcher la distribution !

La réponse ne se fit pas attendre.

—C'est que j'avais la prestance d'un homme parfaitement sûr de lui ! Comme alors, à l'examen de calcul infinitésimal...

Et il porta la main à son inexistante moustache.

—Ha ! Quel drôle de tour avais-je joué à Dommorov ! Et maintenant à toute cette meute de flics qui ne cherche qu'à se coller à vous !

Le "drôle de tour" qui vint à la mémoire de Paul, ne manquait pas en effet de curieux.

Qu'on se représente un examen de mathématiques. Ambiance d'attente angoissée... visages changeant de teint, congestionnés, pâles... Dans la salle, de dix à douze étudiants, assis sur des bancs à une certaine distance de la table où un candidat répondait et trois autres se préparaient. Paul faisait partie de ce groupe. Il a eu la chance de tirer un billet qu'il connaissait. Sa réponse fut vite composée et, puisqu'elle était en

tout point parfaite, il se dit que Domorov ne manquerait pas de lui faire faire un problème pour pouvoir lui donner une bonne note. Et ce serait là sa perte. Le professeur aurait vite découvert qu'il ne savait absolument rien.

Comment parer au coup ? Un problème ! Mais lequel ?

Pour ne pas se laisser démoraliser par la peur et pour occuper le temps qui lui restait, Paul tira de sa mémoire le seul problème préparé la veille, alors qu'il avait eu tout juste le temps d'avaler en toute hâte la partie théorique. Il le refit. Mais à quoi cela pouvait-il lui servir ? Un seul problème connu, quand il y avait des milliers d'autres dont il n'avait aucune idée !...

—Paul Ivanskiy ! Votre tour !

En dix minutes c'était fini avec la réponse.

—Eh bien, jeune homme, puisque vous êtes comme chez vous en calcul, veuillez me faire un problème... un pro-blème... un pro-be-lème...

—Mais parle donc, brute ! Parle vite ! Achève-moi ! criait en Paul une voix si forte qu'il croyait que tout le monde devait l'entendre.

Le mathématicien ne semblait aucunement pressé. Il avait même l'air d'avoir oublié la présence du candidat. Il répétait machinalement le même mot en pensant à autre chose. Puis, comme s'il revenait d'un profond sommeil, Domorov écrivit une équation et la tendit à Paul :

—Faites-moi ça !

Paul crut qu'il hallucinait. Mais non, l'équation était bien là, et c'était l'unique problème qu'il connaissait et qu'il venait de refaire voici cinq minutes !

Le temps de saisir le crayon, de couvrir la feuille de formules, et Paul se retirait comblé d'éloges.

Mais, attention ! Ce n'est que le début de l'épisode dont venait de se souvenir Paul.

Abasourdi — c'est bien le mot — par le formidable succès auquel il ne pouvait aucunement s'attendre, Paul se dirigeait vers la porte de sortie. Au moment où il passait auprès des étudiants, assis sur les bancs, l'un d'eux lui remit un billet en faisant signe de le passer en cachette à un camarade en détresse. Notre lauréat s'exécute, mais à sa manière. A grandes enjambées il s'approche de la personne indiquée et jette devant elle sur le drap vert la feuille.

Pendant tout le temps de son action et jusqu'à ce qu'il quitta la salle, le professeur le suivait des yeux, tout en continuant à écouter la réponse du candidat qui venait de remplacer Paul. Il ne détacha de lui son regard d'un seul instant et ce regard était le même que celui de Paul : *un regard de somnambule...*

Ni Paul, ni le candidat (qui se tira fort bien d'affaire grâce au billet reçu) ne furent pris sur le fait.

—Oui, se disait Paul, couché au lit : la cause serait la même. C'est l'air de parfaite assurance que j'avais. Seulement, Domorov a dû être interné peu de temps après, comme cela lui était arrivé plusieurs fois auparavant. Les mathématiques, cela vous détraque si vous y mettez du coeur ! Mais ici, des ronds de cuir, des flics !... Enfin, voyons la feuille !

Il suffit à Paul d'y jeter les yeux pour que la lumière se fit sur l'étrange passivité des policiers. Voici le contenu des lignes qui, devant ses yeux médusés plus qu'ils ne l'avaient été devant l'équation de Domorov, sautaient comme des pantins tirés par une main nerveuse :

Amis de l'ordre établi par Dieu et l'Autocrate de toutes les Russies ! Mettez hors d'état de nuire les infâmes séducteurs des âmes simples ! Ecrasez sans pitié les étudiants, ces serpents sournois qui se glissent

parmi nous honnêtes gens, pour traîner nos corps à la potence et précipiter nos âmes dans le feu éternel de la Géhenne, etc., etc...

Paul rejeta la feuille, comme si elle avait pris feu, dispersa en sautant du lit les brochures sur le plancher et s'en fut d'un bond auprès de la servante.

—Dacha, est-ce vrai ?

—Vrai quoi, mon petit maître ?

—Mais qu'on veut nous massacrer, nous les étudiants ?

—Paraît que oui ! Les concierges se le disaient tout à l'heure.

—Mais pourquoi, pourquoi ? Nous sommes pour le peuple !

—On vous en veut de ne pas croire en Dieu et de faire des ennuis à notre petit père le Tsar ! Faudrait se réformer ! Autrement, attendez-vous au pire !

Paul passa une nuit agitée au milieu du gazon multicolore des brochures incendiaires, tapissant le plancher. Et à la fin de cette première veillée de notre "activiste", il ne manqua dans le plat sur la banquette aucun petit pain d'épice à la menthe...

LA DOUILLE

Le lendemain, de très bonne heure, Ivanskiy alla sonner à la porte de Serge. Sans mot dire, il lui tendit la feuille.

—De qui la tiens-tu ?

Bien que fort gêné, Paul dut raconter son triste exploit.

Serge partit d'un éclat de rire.

—Et quand on te jetait dans le dos tes sales tracts, qui était-ce ?

—Evidemment des étudiants !

—Et qui courait après toi pour en demander un autre ?

Paul esquissa un geste dédaigneux.

—Et tu n'as pas eu de doute en présence des insultes des uns et de la vile approbation des autres ?

—Non, et cela m'étonne, maintenant ! Tiens, il me souvient un type de l'Institut Forestier... Un gars, je te dis ! Il brandissait devant mon nez le bâton noueux qu'il tenait à la main, en me disant : — "Nous t'aurons, mouchard ! Et pour avoir endossé l'uniforme d'un brave polytechnicien, nous allons un jour t'é-cor-cher !" Et un autre, un universitaire, à me dire d'un ton triste et grave : — "*Tu quoque, fili mi !*" Qu'est-ce que cela veut dire au juste ?

—Cela veut dire qu'il t'avait pris pour renégat et parricide ! Et alors, rien ne pouvait te rappeler à la raison ?

—Rien ! admit Paul tout peiné. Emballé ! Grisé par l'activité !

—A si bon marché ! ricana Serge.

—Je ne faisais pas attention aux remarques. Je ne pensais à rien d'autre qu'à distribuer, qu'à semer la révolte... Tu ne peux pas t'imaginer, mon vieux, à quel point cela enivre !

—Je sais, je sais ! coupa court Serge : cela enivre évidemment beaucoup plus que tes petits pains d'épice à la menthe ! Mais, tout compte fait, je te félicite ! Grâce à ton hilarante étourderie nous sommes prévenus. On ne nous abattra pas comme des chiens. Allons vite nous procurer des *Smith & Vesson*.

C'est à la suite de cet incident que nos amis s'armèrent. Ils n'étaient pas seuls à le faire. La nouvelle de l'agression projetée se répandit dans la ville

et les jeunes gens se munirent d'armes. D'autres précautions furent prises. A cause de cela, ou pour une autre raison, la Saint Barthélemy n'a pas eu lieu et peu à peu les choses sous ce rapport rentrèrent dans le calme.

Toutefois les armes à feu restèrent entre les mains des étudiants, souvent trop jeunes pour s'avoir s'en servir.

Serge en fit l'expérience qui par hasard ne tourna pas au tragique.

Un jour il reçut la visite de Paul et d'un étudiant de l'Ecole des Beaux Arts. On parla, comme d'habitude, politique. Chacun défendait sa thèse, comme cela était d'usage dans cette sorte d'entretiens, sans céder un pouce de terrain. Autrement on se croyait humilié pour le restant de sa vie. C'était d'autant plus facile que chacun ne s'intéressait à la controverse que pour ce que lui personnellement avançait. On ne prêtait à l'interlocuteur plus d'attention qu'il n'en fallait pour trouver un point faible dans son armure et y enfoncer un coin. L'essentiel, c'était de ne pas perdre le fil de son propre raisonnement.

Au cours de la discussion, qui s'échauffait de plus en plus, Paul prit le revolver qui traînait sur la table et se mit à viser son ami. Tout en parlant, il tirait la gâchette. Il le faisait lentement, lentement, en fixant le minuscule grain de beauté entre les yeux de Serge. Et aussi lentement il la ramenait en arrière, chaque fois qu'il croyait le moment venu de dire son mot, et cela ne se faisait pas attendre.

Tout à son raisonnement, Serge se voyait visé et ressentait un malaise que, absorbé qu'il était dans sa pensée, il n'avait pas le temps de formuler, mais qui par moments devenait si intense qu'il affectait sa parole. Pendant quelques instants il balbutiait, puis recommençait à parler de sa voix ordinaire, ferme et claire.

Paul finit par s'en apercevoir.

—Que t'arrive-t-il donc ? C'est la première fois que je t'entends bégayer !

Serge ne répondit pas. L'avait-il seulement entendu ? Il était trop à ses arguments qu'il s'efforçait de faire entendre à Paul.

Le jeu de la gâchette continuait en provoquant chez l'autre toujours la même réaction. C'était comme une sourde angoisse remontant des tréfonds de l'âme...

Puis, brusquement, la tension éclata :

—Mon Dieu ! Que fais-tu là ?

Au moment où Serge lançait ce cri, il vit que toute couleur disparaissait du visage de Paul.

—Cesse ce jeu ! cria Serge d'une voix étranglée. Tu vas me tuer !

Mais déjà Paul baissait l'arme et s'affaissait sur la chaise.

Quand il revint à lui, il raconta, en bégayant encore plus que ne le faisait Serge quelques instants avant, que juste au moment où Serge lui avait lancé son cri, il était sur le point de presser la détente. C'est alors seulement qu'il avait compris que la petite rondelle de cuivre rouge, qu'il voyait tout le temps au-dessus du baril, était le bout d'une douille, autrement dit, que l'arme était chargée.

—Et moi, renchérit Serge, lui aussi pâle et bouleversé, je le savais tout le temps ! L'arme n'était-elle pas à moi ? mais c'était comme une porte que je n'arrivais pas à ouvrir, une de ces portes qu'on voit dans les songes qu'on voudrait ouvrir pour se sauver du monstre qui vous poursuit et qui reste fermée malgré tous vos efforts.

—Pardieu, moi et toi, nous sommes de rudes penseurs ! Des penseurs à l'épreuve de la mort ! On comprend maintenant un Chénier parler poésie sur la charrette. Lui aussi avait sa "porte close" ! Seule-

ment, dans son cas — la parole de Paul devint lente et l'expression de son visage amusée — le monstre était devant lui, sur la Place de Grève. Il ne le poursuivait pas. *Il l'attirait...*

Serge jeta un regard d'effroi sur le *Smith & Vesson*.

—Veux-tu insinuer que c'est là la cause de mon attitude passive sous la menace du canon, braqué sur moi ?

—*Chi lo sa ?* dit Paul en grimaçant.

LE CAVALIER D'AIRAIN

Faut-il le dire que la discussion politique ne fut pas reprise. L'étudiant en Beaux-Arts sous quelque prétexte s'empressa de quitter la chambre où la mort l'avait frôlé de si près. Il aurait aussi bien pu être la victime !

Paul et Serge sortirent à leur tour.

De la rue *Chapalernaiya*, où habitait Serge, ils se rendirent en silence, en passant par le *Smolnii*, sur la Place de la Gare Nicolaevskiy, desservant la ligne de Moscou, et y restèrent quelque temps à regarder le monument de l'empereur Alexandre III. Toujours sans échanger un seul mot, ils traversèrent de part en part la Perspective Nevskiy et, passant par le Jardin de l'Amirauté, se trouvèrent en face de la statue, comme l'autre équestre, de Pierre le Grand.

Serge rompit enfin le silence.

—Je pense à moi, à toi et aux autres, je pense même, si tu veux, à la Russie, bien que je n'en sois pas aussi préoccupé que toi et aucunement patriote, du moins... affiché ! La Russie, qu'est-ce que c'est, en somme ?

C'est toi, moi et les autres ! Donc, en pensant "à moi, à toi et aux autres", je pense à la Russie et d'une manière plus réaliste que vous ne le faites toi et tes pareils. Plus réaliste pour cette simple raison que toi tu ne fais que lire des brochures, tandis que moi, j'observe et je médite.

—A quoi cela rime-t-il ?

—Eh bien, voilà à quoi ! Je te déclare carrément que tout cela c'est de la blague !

—Qu'est ce que c'est ce "tout" ? Et pourquoi ce tout est de la blague ? De quoi parles-tu ?

La promenade avait fait du bien à Paul. Complètement remis du choc, il était prêt à reprendre la discussion. Il se demandait si le moment n'était pas tout indiqué pour ouvrir le feu et avec quelle pièce de son artillerie dialectique le faire.

—De la blague est notre pensée, trop abstraite, notre prétendue faculté de raisonnement, notre vie en somme ! Tu viens de voir la création monstrueuse, mais combien éloquente, du prince Paolo Troubetskoï (je parle du monument d'Alexandre III), ce cavalier lourd, tirant sur les rênes de toute la force de ses biceps titaniques, et ce mastodonte de cheval, aussi pesant que lui, figé sur ses pieds, massifs et difformes comme des pilons et qu'on voudrait voir à tout jamais engourdis. C'est comme le revolver dont tu viens de me viser, seulement à l'envers. En tirant de la sorte et croyant retenir, notre Autocrate fera fatalement partir le coup de feu, demain ou après-demain, qu'importe. Tu sais, comme tous d'ailleurs le savent, qu'un jour ou l'autre cela va arriver. Et alors ce sera quoi ?

Paul tendit la main vers la superbe statue de Falconet :

—Ce sera ceci ! Une course folle. Le cavalier et le coursier d'airain deviendront de la chair furieuse secouant les siècles d'engourdissement imposé... Ce

sera cette vision prophétique de Pouchkine : le pavé de la ville, frappée de terreur, résonnant sous les sabots du "cavalier d'airain" ... Les eaux de la Néva montant, submergeant, fracassant tout ce qu'il y a de vieux et de vétuste et emportant sur leurs crêtes écumeuses vers des destinées nouvelles les jeunes et les forts !

—Te voilà poète ! dit Serge en souriant : je te croyais philosophe !

Mais Paul poursuivait son rêve :

—Et après... et après...

—Et après, reprit Serge d'un ton moqueur : inutile de me le dire. Je n'en sais que trop ! Après, un certain artilleur pétri de pain d'épice à la menthe, tout juste retiré du four, calmera les eaux déchaînées, ordonnera au cavalier d'airain de reprendre, lui et sa fougueuse monture, leur place sur le bloc de granit que voici et, cédant au désir du peuple en pleurs — comme tout bon joueur politique il se fera supplier un bon moment d'imposer son joug ! — il se laissera couronner... Je m'excuse d'avoir confondu Boris Godounov avec ton Napoléon. Un peu de couleur locale, cela ne peut pas nuire au magnifique ensemble !... Ah, mon gosse, mon gosse, que tu es bête ! Que tu te laisses bercer par des formules toutes faites ! Tu veux savoir ce qu'il y aura après. Je vais te le dire : *l'éternel retour* ! L'autre face de la médaille : le cavalier de la Place de la Gare Nikolaïevskiy !

Et il pointa derrière son dos.

Les deux amis se remirent lentement en marche et s'accoudèrent un quart d'heure plus tard sur le parapet de la Néva, en ce moment ne donnant aucun signe qu'un jour elle pouvait devenir le torrent apocalyptique de Paul. Le grand fleuve était pris sous sa lourde carapace de glace et sur cette étendue verdâtre, par-ci par-là saupoudrée de neige étincelante, courait

en diagonale, d'un bord à l'autre, un wagonnet électrique. A distance, un mignon jouet !

—Je pense, reprit Serge : je pense que personne ne se donne la peine de méditer sur son propre sort, sur le mystère de sa vie, et croit pouvoir, en levant la main, instaurer l'ère du bonheur universel !

—Je sais ! Tu doutes même de sa possibilité !

—Tu te trompes ! Je ne doute de rien et je serais le premier à l'acclamer. Seulement, il faut commencer par le commencement. D'abord, comprendre ! Le coup de revolver, qui pouvait partir à chaque moment et ne partit pas, m'a fait repenser — j'y pense souvent ! — combien mystérieuse, inconnue de nous-mêmes est notre existence, notre corps, notre âme ! Je te voyais me viser en sachant que les six balles étaient dans le baril... De ton côté, tu voyais la douille et, malgré cela, tu tirais la gâchette. Tu faisais tout pour me tuer (au ralenti, mais tout de même!) Moi, pour être tué. Ni toi ni moi ne le voulions !... Et pendant toute cette monstrueuse farce, que faisons-nous ? Nous cherchions la clef du paradis terrestre pour les autres et pour... nous-mêmes ! Tu m'entends ? Pour moi, l'assassiné, et pour toi, l'assassin !

—Tout cela est du hasard, de la fatalité ! Et Domorov ? Et...

—Et les tracts, incitant à te tuer, que tu distribuais avec la superbe assurance de toi-même ! Tu as raison. Tout cela est de la même boutique ! Ne vois-tu pas que nos actes sont ceux des êtres profondément endormis, que nous nageons dans le mystère ? Abasourdis par le vacarme de notre pensée superficielle, nous ne nous donnons pas la peine même de soupçonner son existence. Eh bien, pour ma part, je trouve qu'il est grand temps de le rechercher.

—Où ?

—Dans le temps et dans l'espace ! Serge appuya sur le dernier mot : Puisque cela te plaît, reste dans ta bouillotte. Quant à moi, je m'en sauve.

—Cela veut dire ?

—Tout compte fait, l'Institut fermé, il n'y a rien à faire à Petersbourg. Trouve-toi un autre ami. Vise-le ! Tue-le ! Et instaure sur cette chère dépouille sanglante et sur un repentir à déchirer les entrailles un nouvel état de félicité ! J'en ai assez des phrases sonores. Adieu ! Je pars à l'étranger.

—Tu pars ?

—Oui, je pars. Ma visite aux deux statues équestres était un pèlerinage d'adieu aux deux pôles de notre réalité russe.

—Tu pars à la recherche de toi-même... dans l'espace ? As-tu seulement pensé ? C'est du mysticisme !

—Tu l'as dit ! Du mysticisme géographique ! Que veux-tu ? C'est la tare héréditaire des Véliachev. Tant que j'appartiens à cette illustre lignée, il faut faire état de ses us et coutumes !

Paul resta pensif quelques minutes. Puis, se décidant :

—Voilà ce que je vais te dire ! annonça-t-il d'un ton quelque peu emphatique : Nous sommes des copains. Réalisme ou mysticisme, qu'à cela ne tienne ! On va faire un bout de chemin ensemble. Avant d'entrer à l'Académie d'Artillerie, il me reste quelques mois de libres. J'ai l'idée d'aller en Egypte.

—En Egypte ? C'était au tour de Serge de s'étonner : Pourquoi faire ? Ah bah, j'y suis ! Pour s'inspirer aux pieds des pyramides ? Quarante siècles vous contemplent, *et caetera* ?

Paul s'esclaffa : — Pourquoi pas ?

—Alors c'est entendu : on part en Egypte via Paris ! Seulement l'Egypte, ça sera pour toi seul ! Je n'ai

rien à faire dans sa vallée limoneuse ni dans les déserts qui l'étranglent. Si, à te croire, je suis mystique, je ne suis pas tout de même un Vladimir Soloviev, pour aller y faire mes "trois rencontres" L'une et l'autre, sinon les trois, risqueraient fort de n'être pas avec des adolescentes de feu et des filles solaires. Non, merci, tu iras seul !

Ainsi fut décidé le départ pour la France.

SECHS UND SECHZIG

Pendant toute une journée on traversa l'Allemagne. Les heures passaient lentement, tandis que le train filait à toute allure, sans arrêts. C'était un "Schnell-Zug"

Toutefois les occasions de se divertir ne manquaient pas. De grand réconfort pour nos jeunes voyageurs était un fils unique. Muni des bénédictions de sa mère et d'inépuisables provisions de bouche, il se rendait en Ecosse, chez son oncle. Provenant de la région poissonnière de l'Oural, il emportait avec lui comme présent cinq grandes boîtes de caviar perlé. C'est sur ce thème que fut joué le curieux intermède dont il sera question dans ce chapitre.

Cela commença à la frontière allemande, à Eidkunen. Les douaniers firent leur visite dans le train. Personne ne fut dérangé. Le "fils unique" pas plus que les autres. Seulement, étant donné qu'il avait des malles, on le pria d'aller les ouvrir à la gare. La chose n'était pas prévue. Le jeune homme comptait rester assis tout le temps en dissimulant sous son pull-over le précieux caviar perlé.

Rien à faire. Il se leva, soutenant des deux mains son fardeau, qui lui donnait l'air d'avoir du ventre,

chose banale dans le pays de douze à quinze chopes de bière par jour, et se dirigea vers la douane sous les regards moqueurs de ses compagnons de voyage.

La visite des malles vite terminée, le “fils unique” a dû pousser un soupir de soulagement un peu trop fort qui mit en branle son chargement de boîtes. L’une d’elles s’échappa de dessous le pull-over et, tombant sur le rebord, se mit à rouler vers la sortie. Oubliant dans sa confusion qu’il avait à retenir d’autres boîtes, il se baissa et en sautillant comme un lapin effrayé tâcha de la saisir. Ce fut alors une débandade totale.

—*Mein Herr !* Qu’avez-vous dans cette boîte ? Du caviar ! Pour la vente ? Pour usage personnel ! Bon ! — Et en voici une autre. Egalement du caviar ? Pour la vente ? Pour usage personnel ! — Une troisième... (toujours le même soliloque).

D’un effort désespéré le “fils unique” tâchait de retenir ne fut-ce qu’une seule boîte, la cinquième. Mais il dut se rendre à l’évidence que c’était aussi impossible que de retenir par la queue une avalanche. Il se tenait coi devant le précieux présent destiné à l’oncle écossais, éparpillé sur le sol asphalté de la douane.

—Et alors, *mein Herr !* l’interpella le douanier, cette fois-ci d’un ton qui ne promettait rien de bon : tout ce tas de caviar est *pour votre usage personnel* ?

Le pauvre jeune homme se mit à parler, vite, vite. Il tirait, tantôt d’une poche, tantôt d’une autre, en les laissant ensuite tomber par terre et en les ramassant fébrilement, des portraits familiaux, de son père, de son grand-père, de sa mère, de sa grand-mère, enfin, ce qu’il cherchait — celui de son oncle maternel, le brave Ecossais, photographié, faut-il le dire ?, avec son quilt et des joues gonflées, à force de tirer des airs entraînants de son instrument national. Le “fils unique” jurait ses grands dieux que tout ce caviar était destiné à Mister Mac... Mac... (dans l’état nerveux où il

était, il avait oublié son nom !) et que Mister Mac... Mac... en était déjà prévenu et que depuis deux mois la salive lui montait aux lèvres... tant il aimait le caviar perlé, et cela depuis qu'il était venu sur les bords de l'Oural pour assister au mariage de sa soeur (c'est-à-dire, sa mère) avec un riche poissonnier local (c'est-à-dire, avec son père), trois mois avant sa naissance...

Le douanier fit entendre un "hum" sonore, sans rapport avec la tirade du "fils unique" dont il n'avait compris un seul mot. Il était tout simplement à bout de patience.

Le chef du train, qui assistait à la scène, voyant que la chose ne menait à rien de bon et que le temps pressait, dit quelques mots à l'oreille du douanier, en lui désignant du regard deux boîtes de caviar qu'il venait de ramasser. Après quoi, s'emparant des trois autres et poussant le "fils unique" vers la sortie, il s'en fut remonter dans le train.

Le jeune homme, à bout de forces, fut paternellement réinstallé dans son coupé et le chef revint à son service, non sans lui avoir donné une forte tape au ventre (allusion à la miraculeuse diminution de son volume ?), tout en lui disant en un vilain russe, mélangé de mots allemands :

—Ne vous en faites pas ! Il a fini par comprendre l'argument — c'était irrésistible, ha, ha ha ! — que tout le caviar était destiné à notre usage personnel... je veux dire, à l'usage de votre cher oncle !

Il revint le soir. Serge, Paul, le "fils unique" et un quatrième voyageur jouaient aux cartes. L'*Ober* s'arrêta pour voir. On l'invita à prendre un petit verre avec des sandwiches, servis par le jeune ouralien.

—Et le caviar ? le bon *ka-wi-ar* ? fit le chef, partant d'un rire malin, en donnant une tape significative au ventre du fils unique (cette fois-ci l'allusion était évidemment tout autre !).

Rien à faire ! Ce serait plus qu'impoli de ne pas comprendre où voulait en venir l'aimable chef. Une boîte fut donc ouverte et tout le monde se mit à déguster le savoureux produit du fleuve Oural.

—*Ja, ja, schmeckt schon !* approuvait l'“Ober”, les joues gonflées comme celles de l'oncle écossais : Voilà un présent qui fera grand plaisir à ... à ... ?

—A Mister MacDouglas !

—Ja, à votre cher oncle, Mister MacDouglas !

On rappela au “fils unique” qu'à la frontière on l'avait vu cacher sous la banquette un litre d'eau-de-vie, et qu'il était inutile de l'y tenir davantage. Il était également destiné à Mr. Mac Douglas. Mais cela on se garda bien de le lui rappeler.

On jouait aux cartes, on mangeait des tartines au caviar et on vidait le litre, tandis que le train, et maintenant le temps même, filaient à toute allure.

On était sur le point d'ouvrir la troisième boîte du précieux présent, l'“Ober” feignit d'avoir quelques scrupules :

—Mais voyons, jeune homme, c'est bien votre dernière... Vous auriez dû la garder pour votre cher oncle !

Il le dit sans trop insister, et la dernière boîte de caviar perlé fut ouverte.

—*Ja, diese Russen, diese Russen !* (Oh, ces Russes, ces Russes !) J'étais toujours pour l'alliance avec vous autres, en somme, de très braves gens ! disait le chef attendri en se déboutonnant et en détachant son sifflet qu'il posa sur le banc auprès de sa casquette:- Et puisque vous êtes de si bons copains, je vais vous montrer mon jeu préféré... Vous croyez que c'est un jeu ordinaire ? Qu'on peut le jouer avec n'importe qui ? Ah non, je ne le joue qu'en *ma* compagnie, avec des “Ober” comme moi ! Mais pour vous, je

vais faire une exception ! Il s'appelle "Sechs und Sechzig" et il se joue ainsi...

Le nouveau jeu plût, surtout assaisonné qu'il le fut de caviar perlé et arrosé de vodka, qu'on buvait, comme disent les Italiens, *a volontà*.

Tout à fait saoul, le "fils unique" tenait une cuillère avec ce qui restait du caviar devant la bouche de l'Ober en lui disant :

—Ouvre ton bec ! Mange ! Ça te donnera du courage. Il n'y a rien de mieux, pour remonter les forces d'un homme épuisé par le travail, que de manger une bonne cuillerée de notre caviar de l'Oural.

—Mais l'oncle, l'oncle ! Tu n'y penses plus ?

—Tu t'inquiètes de Mac Douglas ? Au diable l'Écossais ! Qu'il mange ses truites ! Est-ce qu'il a pensé à nous envoyer une seule truite pendant ces dix-neuf ans qu'il est mon oncle ? Alors... C'est toi qui t'éreintes pour me faire avancer vers l'Écosse, tandis que lui ne m'aide pas d'un pouce ! C'est toi l'unique travailleur. Je sais combien dure est ta besogne. Sortir à chaque arrêt du train, que ce soit jour ou que ce soit nuit, qu'il fasse beau temps ou qu'il pleuve, que cela chauffe ou que cela gèle... Toujours sortir ! Toujours siffler !

—T'as raison, mon gosse ! dit l'"Ober" en avalant la dernière cuillerée de caviar perlé : tu as bigrement raison ! Toujours sortir, toujours siffler, c'est ça mon triste sort ! Tiens, voilà que le train ralentit. Il faut que je brûle politesse à mes braves copains ! Faut annoncer la gare... tu comprends ? Je me demande seulement quelle gare est-ce que c'est...

Avant de partir, il dit en s'adressant à tout le monde :

—En somme, vous avez bien fait, mes chers amis, d'avoir mangé le *ka-wi-ar* de l'oncle écossais. Ainsi on ne vous fera pas de chicanes à la frontière belge !

Est-ce que l'idée pourrait venir à ces sacrés douaniers de là-bas de vous faire faire un ha-ra-ki-ri ? Pas plus que le chef de gare ne va me demander tout à l'heure, en me donnant une tape amicale au ventre — “Qu'as-tu dans ta grosse caisse, Hans ?” Et moi lui répondre : — “Une boîte de *ka-wi-ar*, mon chef !” Ha, ha, ha ! Ha, ha, ha ! Une boîte de *ka-wi-ar* dans le ventre de Hans Weissmüller ! Ha, ha, ha ! Il n'y a que vous et moi qui le sachions. Donc, zut ! Mais il faut tout de même aller annoncer la gare ! Ne vous en faites pas, *meine Burschen* ! Le moment de crier le nom de la gare et me voilà de retour ! Nous allons continuer à jouer jusqu'à la frontière belge. *Sechs und Sechzig... Sechs und Sechzig...* Quel jeu ! Quel jeu !

Les amis, surtout Paul, ne se sont jamais tant amusés que pendant cette soirée dans le train express filant vers Paris à raison de cent kilomètres à l'heure.

Ils mangeaient du caviar à leur faim, mais ne buvaient que fort peu, pour que le chef eût son plein. Et il l'eut... L'“Ober” Hans Weissmüller sortit sur le perron en titubant, sans se donner la peine de se boutonner et de reprendre casquette et sifflet.

Peu après on l'entendit hurler non pas le nom de la grande gare où venait de stopper l'express — c'était Cologne — mais bel et bien :

— *Sechs und sechzig* !

On ne le revit plus.

(à suivre)

VLADIMIR VIKENTIEV

UN POÈTE MALGACHE DE LANGUE FRANÇAISE : JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

Le 22 juin 1937, dans une humble maison d'une des rues passantes de Tananarive, un jeune Malgache se donnait volontairement la mort. L'événement en lui-même constituait déjà un fait étonnant, le suicide étant à tel point inconcevable aux Malgaches qu'il n'existe pas de mot dans leur langue pour en exprimer la notion. Mais, surtout, cet événement singulier mettait fin à l'existence et au drame exceptionnels vécus par le premier poète malgache de langue française digne par son oeuvre et plus encore par son destin de prendre rang dans l'Histoire Universelle des Lettres.

L'INQUIETE ADOLESCENCE

Rabéarivelo ⁽¹⁾ était né à Tananarive, le 4 Mars 1901, d'une famille de race hova et de caste noble, christianisée depuis peu. Sa mère, veuve toute dévouée à ce fils unique, le fit élever dans les écoles religieuses de la ville jusqu'à l'âge de treize ans, époque à laquelle il quitta l'école à tout jamais, sans doute pour indiscipline. De ces études ne devaient guère lui rester que des rudiments de latin. Mais un ébranlement considérable, comme l'enfance seule en éprouve, était désormais donné à cet avide esprit. La soif d'apprendre, la faim

(1) On prononce : Rabéarivèle.

des nourritures de l'esprit devaient alors l'absorber pour longtemps. Son adolescence s'épuise dans une fureur sacrée où il goûta tour à tour tous les aliments intellectuels que l'éloignement de sa ville et la barrière des races lui permirent d'atteindre. Et cela à travers les difficultés sans cesse renouvelées de la vie quotidienne qui le vit successivement secrétaire, dessinateur en dentelles, bibliothécaire, et, finalement, à partir de 1924, correcteur d'imprimerie. Il en émergea avec une connaissance de la langue française poussée jusqu'à l'affectation, une immense culture qui, pour s'être familiarisée avec toutes les oeuvres de la littérature, les avait en quelque sorte revécues l'une après l'autre, ce qui explique, tout au long de son oeuvre, ces réminiscences côtoyées. On peut dire de lui qu'il tenta de s'identifier, par un procédé caractéristique de la mentalité primitive, aux yeux de Lévy-Bruhl, à tous les grands modèles romantiques des dernières générations, depuis Baudelaire, Verlaine et Rimbaud jusqu'aux deux désespérés qui lui montrèrent le chemin du suicide : Léon Deubel et René Crevel.

SON OEUVRE.

Il peut paraître étonnant que ce soit à un article paru dans une revue polyglotte de Vienne qu'il ait dû, en 1923, son premier succès littéraire. Il y a dans ce fait, au contraire, un symbole profond qui nous fait toucher à un caractère de Rabéarivelo susceptible d'éclairer son destin. Cet homme, littéralement enfermé dans son île natale — il n'en sortit jamais — et dans ce cadre plus insulaire encore que fut pour lui la participation à une culture étrangère à sa race, cet emmuré pathétique a tenté tous les dépaysements possibles, a multiplié les appels à tous les continents. On imagine mal, et sans doute de moins en moins, l'importance que

prenait au fil des heures mornes de son existence un simple événement comme l'arrivée du courrier. Il sentait alors le monde enfin venir à lui et répondre à son intense besoin d'amitié. Il eut en France et ailleurs, en Amérique du Sud et jusqu'au Japon même, un nombre considérable de correspondants à travers lesquels il interprétait le monde et recevait les sollicitations essentielles à son oeuvre.

Celle-ci, en plus de très nombreux articles parus dans les revues et journaux de Madagascar ou de l'Océan Indien, comporte deux pièces de théâtre et surtout des recueils de poèmes : "La Coupe de Cendres", "Sylves", "Volumes", "Presque-songes", "Traduit de la Nuit", "Chants pour Abéone", "Vieilles chansons des pays d'Imérina". Les premiers, de forme classique, se ressentaient nettement de l'influence symboliste qui marqua ses débuts. Ils firent place peu à peu à des poèmes d'apparence plus libre, où se dégage une note plus personnelle et qui mêlent curieusement les thèmes familiers à l'Occident et la nostalgie des mythes et de la terre malgache. C'est dans ces derniers recueils et surtout dans les "Cahiers" retrouvés après sa mort et restés jusqu'à présent inédits que se précise le drame vécu par Rabéarivelo.

LE DRAME DU POÈTE

Il n'y a pas d'exagération à prétendre qu'un tel drame est unique dans l'histoire des Lettres. Le drame social du poète est une réalité bien connue et complaisamment décrite depuis le XIXème siècle, soit que le poète incompris à la Chatterton soit acculé par la misère au désespoir, soit que le "voyant" à la René Crevel se découvre d'une nature radicalement incompatible avec la forme contemporaine de la société. Mais il était réservé à Rabéarivelo d'ajouter à ce drame, déjà

en lui-même étouffant, la discorde plus mystérieuse et plus fatale encore qu'entretenait en lui la rencontre de deux civilisations. Car il s'est voulu, à la fois, largement français et profondément malgache. Il donne parfois ses poèmes pour des traductions des "hainteny" malgaches, ces petites pièces rappelant les haï-kaï japonais. Et tout au long de son oeuvre résonne la hantise d'un retour à la Terre natale, l'appel du tombeau malgache qui abritera son rêve français.

En dépeignant longuement son tombeau, ne s'est-il pas décrit lui-même ?

Tout ici est solitude
 Tout ici est vaste orgueil
 Et tout y est renoncement
 A tout ce qui n'est pas silence
 A tout ce qui n'est pas oublié
 Dans la désolation des roches.

Ces rocs désolés sur les collines arides, cet écho qui se perd, n'est-ce pas tout Rabéarivelo ?

LA LEÇON D'UN DESTIN

L'écho pourtant commence à naître.

Dans cette Union Française qui s'éveille, rassemblement de peuples différents dans une vie spirituelle commune, le message fulgurant de Rabéarivelo, son cri déchiré entre des amours non plus contradictoires mais complémentaires, émeut maintenant les consciences généreuses. Et ce qui fut pour lui un drame sans issue ne devra plus être pour ceux qui le remplacent qu'une condition humaine plus complexe rendant possibles les créations plus riches.

JEAN TERRIER

THÉORIE DES QUANTA ET FINALISME BIOLOGIQUE

Les tenants du nouveau finalisme biologique qui, depuis une vingtaine d'années, cherchent à ruiner la doctrine déterministe issue du matérialisme scientifique du XIX^{ème} siècle, ont trouvé un appoint inespéré et précieux dans les travaux des physiciens modernes sur la théorie des quanta de Plank et la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie. D'ailleurs, Louis de Broglie était philosophiquement prédisposé, si l'on peut dire, à apporter son eau au moulin finaliste. Il l'a explicitement déclaré en maints écrits et, depuis la parution de ses ouvrages capitaux, les finalistes n'ont pas manqué d'en faire leur profit. On en a une preuve en parcourant la copieuse littérature qui, régulièrement, est consacrée à ces questions dans des livres et dans de nombreuses revues.

La dispute des déterministes (ou mécanistes) et des finalistes semble devoir être la grande querelle philosophique de notre siècle, tout comme celle des universaux retentit tout au long du XII^{ème}.

Je me bornerai ici à exposer un point que diverses publications récentes ont mis en lumière. Voici comment on peut l'énoncer :

Il existe un parallèle entre le caractère d'indétermination et de probabilité des phénomènes physiques, que révèle la théorie quantique à l'échelle corpuscu-

laire, et la part de libre choix et de “anti-Hasard” qui apparaît dans les fonctions et les actions des êtres vivants.

Alors que pour la physique classique, la propriété fondamentale de la matière était sa continuité, c'est-à-dire l'étendue, ce qui empêchait de la concevoir et de la décrire autrement que dans l'espace euclidien, la mécanique ondulatoire (ou théorie quantique) tend à démontrer que la matière, dans ses composants fondamentaux — c'est-à-dire dans les corpuscules constituant l'atome — ne possède aucun caractère spatial. Pour la mécanique classique, les notions de masse, de vitesse et de trajectoire étaient étroitement liées et régies par des lois rigoureuses. Pour la mécanique ondulatoire, les propriétés cinétiques des corpuscules ne sont que des “fonctions d'ondes associées” : à chaque corpuscule est associée une onde, dont la propagation décrit le mouvement. Mais cette onde perd tout caractère de réalité concrète : c'est une fonction mathématique qui indiquera la “probabilité de présence” du corpuscule en un point donné de l'espace. Le corpuscule n'a donc pas une trajectoire définie ; il peut être localisé en tout point de l'espace où son onde associée n'est pas nulle ; sa probabilité de présence sera réglée par l'amplitude de l'onde, et sa vitesse sera fonction des “harmoniques” qui entrent dans l'onde associée.

Il en résulte un “Principe d'incertitude”, énoncé par Heisenberg, qui interdit de considérer en même temps et avec une précision indéfinie la position et la vitesse d'une particule ; autrement dit, plus on essaie de préciser la position, plus la vitesse devient incertaine et réciproquement.

Une autre conséquence, peut-être plus importante encore, est la suivante : puisque les corpuscules ne sont plus localisés et peuvent manifester chacun leur

présence dans une région étendue, il peut arriver que les domaines des ondes associées de deux corpuscules de même espèce empiètent l'un sur l'autre : les corpuscules seront alors "indiscernables" l'un de l'autre et il apparaîtra entre eux, automatiquement, des termes "d'énergie d'échange". Or, il semble actuellement que ce sont ces interactions corpusculaires qui règlent la théorie des valences et de l'affinité chimique, dont toute la chimie découle.

Nous arrivons donc à cette conclusion apparemment étrange : c'est par leurs propriétés d'incertitude et de probabilité, propriétés qui se situent elles-mêmes en dehors de tout complexe spatio-temporal concret, que les corpuscules fondamentaux déterminent et régissent les propriétés de la matière à l'échelle macroscopique. Ces propriétés ne nous paraissent soumises au déterminisme le plus absolu que parce qu'elles sont d'ordre statistique, c'est-à-dire des manifestations globales dues au nombre extrêmement grand de particules élémentaires indéterminées qui interviennent.

Est-il étonnant que les biologistes, et plus particulièrement les généticiens, se soient emparés de ces conclusions et aient essayé de les faire fructifier dans leur domaine ?

Si l'on considère le gène comme une macromolécule composée d'un nombre relativement petit d'atomes, susceptible, par conséquent, d'échapper aux lois statistiques de la matière, seule la théorie des quanta peut rendre compte, d'une part, de la grande stabilité de ce composé chimique, d'autre part, de son aptitude aux mutations brusques. La stabilité est liée à la probabilité d'existence de certains niveaux d'énergie des atomes constituants ; mais même quand cette stabilité est grande, il peut se faire, par le jeu des mêmes principes de probabilité et d'incertitude, que certains atomes passent parfois d'un niveau d'énergie à un autre.

Cependant, les phénomènes de reproduction et de développement, gouvernés par le gène, sont parmi les plus rigoureusement déterminés de toute la biologie. Comment expliquer ce déterminisme extra-statistique ?

Deux hypothèses apparaissent ici. La première est plutôt métaphysique et ne nous retiendra guère. Elle invoque une tendance propre de la matière animée à l'ordre, par opposition à la tendance au chaos, propre à l'inerte. Cet "ordre" aurait son substratum physique dans le "cristal aperiodique" qui forme la macromolécule du gène et qui est doué d'une très grande stabilité envers les facteurs externes, surtout thermiques. Ainsi, le déterminisme des phénomènes héréditaires nous apparaît, dit Schrodinger, comme un mécanisme mais qui est "non le grossier produit du travail de l'homme, mais le chef-d'oeuvre le plus beau qui ait jamais été réalisé sur les données de la mécanique quantique de Dieu".

La seconde hypothèse, considérant plus généralement les phénomènes de la vie, et non plus seulement ceux de la génération, tend à expliquer ce don que l'observation nous montre chez l'être vivant, qui le rend apte à sélectionner des événements primaires dont le déterminisme n'est pas fixé individuellement, mais seulement statistiquement. De même qu'en physique un corpuscule ne peut être localisé qu'avec une certaine probabilité, de même il semble que le principe ordonnateur de la vie des êtres tolère un certain écart entre la direction stricte que devraient prendre, théoriquement, les manifestations vitales, et l'orientation pratique qu'elles prennent sous la pression des circonstances. Entre l'être vivant, conduit par son destin propre, et la nature qui ne connaît que le hasard, il y a place pour un choix, pour un anti-hasard qui est l'équivalent biologique de la loi de probabilité et d'incertitude qui règne sur la matière à l'échelle corpusculaire.

En somme, l'être vivant nous révèle sous forme macroscopique, grâce à d'énormes possibilités amplificatrices, des événements individuels d'ordre moléculaire ou atomique. Le phénomène visible chez l'être vivant nous apparaît non comme un fait global, mais comme un fait élémentaire amplifié. Et c'est pourquoi la mécanique classique, qui ne peut travailler que sur des faits statistiques, demeure impuissante à nous faire comprendre les phénomènes de la vie.

Nous constatons que les événements spatio-temporels de l'organisme vivant s'accommodent mal des lois physiques, mais l'incapacité actuelle de cet accord ne veut nullement dire qu'il ne puisse survenir un jour. La "quantique divine", dont parle Schrodinger, est peut-être moins inaccessible à la quantique de Plank et de Broglie qu'elle ne l'était à la Mécanique classique. L'interprétation des phénomènes, quelle qu'elle soit, est humaine ; elle ne change pas l'essence des phénomènes eux-mêmes.

Dr. MANUEL MORENO

LE TEMPS DE SOUFFRIR

VII

PERSPECTIVES POLITIQUES

Nous sommes tentés de nous pencher sur l'avenir, en tout cas sur l'avenir immédiat, sur l'avenir qui commence et finira dans les limites des trois cent soixante-cinq jours de 1946. De ce geste anxieux que peut-il sortir ? L'homme est ainsi fait qu'il ne peut se mouvoir que dans le fini. L'avenir est de tous les mystères le plus insondable, et la logique y perd ses droits. Du reste, c'est encore avec le passé que nous construisons l'avenir. L'imagination est impuissante devant les spéculations de l'esprit, et tout ce que nous pouvons désirer ne sera jamais complètement original, parce que jamais nous ne pourrons nous délivrer de cette tunique de Nessus que constitue le passé, celui des hommes et celui des peuples.

Que nous réserve, dans le champ politique, 1946 ? Ce sera encore une année d'incertitudes, de tâtonnements, de déceptions, peut-être même de révolutions. Révolutions tour à tour pacifiques et sanglantes. Les peuples sont sortis de la guerre avec un amour redoublé de la paix, mais la paix dont ils rêvent leur paraît, au fur et à mesure que les jours passent, comme une impossibilité. Sur une échelle plus modeste, ils continuent

donc la guerre au nom même de la paix. Que l'homme est donc faible qui ne se résigne pas à oublier ou à pardonner et s'acharne à courir, au coeur des plus frémissantes réalités, après des fantômes ! Si la détresse des heures présentes nous reporte à d'autres heures plus douces, qu'elle nous donne, du moins, le courage de regarder en face une Vérité dont nous nous sommes détournés par crainte du sacrifice et par l'avidité de nos sens.

1946, autant qu'on peut prévoir, sera une année difficile. Toutes les nations portent en commun un fardeau également pesant. Ni les grandes ni les petites Puissances ne peuvent se dire heureuses. Toutes subissent les mêmes difficultés et toutes cherchent, bien que par des moyens différents, à sortir de l'obscur impasse où elles sont acculées.

La Grande-Bretagne a fait la guerre avec un héroïsme sans précédent, avec un sens absolu des sacrifices nécessaires. Elle s'est épuisée et la fin des hostilités la trouve quasi exsangue. Sans elle, sans sa défense obstinée et solitaire contre l'Allemagne, sans la lutte gigantesque qu'elle accepta afin que triomphe le principe de la civilisation contre l'éternel insatisfait Hitler le néronien s'appliquant à sculpter son rêve dans la douleur d'autrui, sans la Grande-Bretagne, reconnaissons-le, la guerre aurait été perdue depuis longtemps et l'hégémonie allemande aurait fait de l'univers une prison pour tous. Aujourd'hui, elle a à faire face à sa propre résurrection. Elle tentera de réduire la politique à la mesure d'un ralenti obligatoire pour demander aux nations, qu'elle a aidées, de l'aider à leur tour à trouver un équilibre autant nécessaire à elle-même qu'aux autres.

La Russie n'a pas consenti de moindres sacrifices. Mais la fin de la guerre la trouve soudain entourée d'un vaste cordon de méfiance. Elle veut donc se défendre

à sa manière, et en l'absence d'une franche amitié des Alliés, laquelle aurait grandement aidé à l'organisation de la paix, elle entend se créer, en propageant ses idées, des zones d'influence où les Balkans sont appelés à servir stratégiquement de rempart et socialement de dérivatif. Elle continuera en 1946 son travail de 1945 à moins que les sincères alliés de la guerre ne redeviennent de sincères alliés dans la paix.

Les Etats-Unis ont, certainement, le moins souffert de tous, bien qu'ils n'aient rien marchandé, et qu'ils n'aient pas refusé leur aide totale en vue de la victoire commune. Mais ils se retrouvent, en l'absence du chef providentiel que fut Roosevelt, tels qu'ils furent, partagés entre un idéalisme enfantin et un matérialisme avide. Ce matérialisme où l'argent joue un rôle primordial sera-t-il vaincu ? Eux-mêmes cesseront-ils d'être les défenseurs du capitalisme accapareur ? 1946 sera pour les Etats-Unis une épreuve décisive. Selon qu'ils feront le sacrifice de leurs préjugés et de leur orgueil, ou qu'ils s'obstineront dans leurs erreurs, nous pourrions dire qu'ils auront travaillé pour la paix ou pour la guerre.

Les autres Puissances, y compris le Moyen et l'Extrême-Orient, moins responsables de l'avenir, travailleront en 1946 à se réorganiser et à trouver leur chemin de Damas en suivant, consciemment ou inconsciemment, le courant que les Trois Grands imprimeront, qu'ils soient d'accord ou non, dans l'ordre ou le désordre, à la politique générale du monde.

1946 sera donc avant tout une année de luttes secrètes pour le triomphe des idées démocratiques ou pour le maintien des principes réactionnaires. Lutte non moins pathétique que celles de la guerre.

La paix comme la guerre a ses mystères, ses secrets, ses menaces... N'anticipons pas, et soyons persuadés que la vie des peuples est une longue chaîne tantôt

lourde, tantôt légère, mais qui, lourde ou légère, demeure la condition même de la vie sociale. —
3 Janvier 1946.

*
* *

VÉRITÉ ET POLITIQUE

J'admire, mais je n'envie pas ceux qui prétendent discerner du premier coup la vérité.

Pourtant est-il rien de plus difficile à connaître que la vérité ? La vérité politique surtout ? La vérité absolue, la vérité en soi n'est-elle pas une chimère ? Nous en parlons comme si elle était à notre portée, comme si — pauvres humains que nous sommes — nous en avons la passion sincère. La vérité existe, mais toujours approximative. Il y a plutôt des vérités qu'une vérité. Et ces vérités - là, elles-mêmes, ne sont-elles pas soumises à notre mesure personnelle ? Ne sont-elles pas faites, la plupart du temps, de la couleur de nos désirs ou de nos regrets, de la couleur de nos émotions ou de nos passions ou, hélas !, de la couleur de nos intérêts ? Et le plus pitoyable, c'est que ces vérités-là nous avons le moyen de les défendre par des arguments ou des sophismes, par un vocabulaire où rien ne manque, ni la séduction, ni l'apparence de logique. En politique, disait Paul Valéry : "il y a des créateurs, des conservateurs et des destructeurs par tempérament. Chaque individu devrait être mis dans son véritable parti qui n'est point celui de ses paroles, ni de ses vœux, mais celui de son être et de ses modes d'agir et de réagir".

Ce n'est pas ce qu'il y a de plus beau, ce mensonge conscient ou inconscient qui règle la conduite de ceux qui ont la mission de gouverner les peuples ou de ceux qui prétendent éclairer l'opinion.

Depuis bientôt quarante ans que je suis mêlé à la vie politique, j'ai compris bien des choses et, avant tout, la vanité coupable des efforts dictés par un intérêt (qui est toujours momentané). Aujourd'hui même, et alors que la victoire si coûteuse commande une liquidation franche des erreurs qui ont failli nous être mortelles, que voyons-nous ? Où découvrons-nous une sincérité politique qui ne soit pas verbale ? Une partie du monde essaye d'un replâtrage en habillant les régimes condamnés d'oripeaux nouveaux. Ils forcent par là, c'est-à-dire par un mensonge permanent, ceux qui ne pensent pas comme eux—individus ou Etats—à recourir aux moyens dilatoires de naguère et aux intrigues internationales où se plaisait la politique étrangère des grands Etats. Voilà pourquoi il n'y a rien de changé, si on va au fond des choses. Tout au plus, un peu plus de brutalité dans les décisions unilatérales de chaque Puissance. Mais c'est le même chemin qu'on refait qui d'une erreur mène à une autre.

San-Francisco est le symbole tristement pompeux d'une carence quasi universelle. Impuissance ou refus de renoncer au passé, crainte cynique de l'avenir, piétinement sur les positions présentes ! Ce n'est pas ainsi qu'on recoudra jamais les membres déchirés d'un monde en morceaux, d'un monde souffrant, d'un monde martyr.

Les hommes politiques n'osent pas. Les journaux continuent à défendre des intérêts locaux et je ne vois pas qu'une presse internationale vraiment libre s'organise en vue d'établir une police honnête de l'opinion. On espérait tout et l'on n'a rien. Les plaintes sont unanimes et on se grise de sa propre douleur ou

de ses déceptions, et nous restons immobiles, inconscients du danger des révolutions fatales où finiront de s'entre-déchirer ce qu'on appelle encore les patries.

Le plus beau courage, le seul courage utile eût été de faire moins de politique et de trancher dans le vif. La politique, ce sont les hommes qui la font, et les hommes sont sujets aux variations les plus extravagantes sur un thème toujours le même. Ce qui manque par-dessus tout à tous, c'est bien le sens de l'évolution et de la réalité. Une seule idée aurait dû prévaloir. On aurait dû, à San-Francisco, décider une seule chose : l'imposition de la démocratie à tous, aux Etats qui ne sont pas démocratiques ou qui, prétendant l'être, n'ont de démocratique que le mot. Mais au nom du chimérique droit des peuples de décider de leur régime, on voit persister un peu partout des foyers de contamination.

Pourquoi s'étonner que cette abstention, qui veut se dire loyale, aboutisse à une impasse aussi misérable ?

Voyons ce qui se passe en Iran. Outre que c'est en partie le résultat des rivalités où s'affrontent deux conceptions, c'est l'explosion inévitable d'un feu qui a brûlé déjà plus d'une fois. Pourquoi prétendre qu'elle soit autre chose qu'une poussée démocratique contre une autorité intérieure dont les derniers ou avant-derniers avatars furent nettement anti-démocratiques ?

C'est là un phénomène naturel : le fonctionnement non moins naturel d'une mécanique politique suppléant aux abdications inavouées de ceux qui avaient le devoir de créer un ordre plus humain et qui ne peuvent s'y décider.

La révolte de l'Azerbaïdjan est un prélude. Puisse-t-elle servir d'avertissement à ceux-là mêmes de qui nous attendions des leçons ! — *12 Janvier 1946.*

L'AVENIR INDÉCHIFFRABLE ?

Pourquoi nous obstinons-nous à mettre nos pas sur les pas anciens ? Après les dures leçons que les peuples ont reçues en baissant la tête, après l'expérience des deux dernières guerres, après le bouleversement social de la Russie, après toutes les expériences dont l'amertume devrait pourtant constituer le plus agissant des toniques, nous sommes encore incertains de la route à suivre. A la croisée des chemins, nous nous demandons anxieusement si l'avenir ne contient pas en puissance plus de calamités que le passé. Et nous regardons, désolés et nostalgiques, les images du passé, et même de ce présent qui est déjà du passé.

Nous sommes ravagés de timidité et nous offrons une proie sans défense aux coups redoublés d'une réaction qui se camoufle. Ce ne sont pas les ennemis naturels du peuple qui ont tous les torts, c'est nous aussi. La vie de l'homme comme des nations est une lutte perpétuelle, lutte qui devrait avoir tous les attributs de la noblesse, mais qui n'est plus qu'une lutte d'intérêts, c'est-à-dire une lutte de classes.

Les meilleurs eux-mêmes hésitent. La leçon russe les trouble et ils se contentent d'en être troublés. Quant à faire le sacrifice des préférences personnelles, quant à secouer l'inconscient égoïsme qui nous accompagne depuis des générations et des générations, quant à renoncer aux fausses douceurs de la vie qu'une bourgeoisie stupide a su se préparer au détriment de la masse, il n'est pas, il ne peut en être question, du moment que les millions de morts qui dorment dans les mille champs de bataille du monde ne sont pas parvenus à nous instruire de l'importance du sacrifice.

C'est encore la politique qui inspire les chefs que

nous nous sommes donnés, et je crois bien la politique seule. Aristote en avait donné une définition exemplaire, mais la politique aujourd'hui est aussi loin de cette définition que la terre est loin du ciel. Ainsi comprise, la politique domine le social et le combat en feignant de le servir. Cette politique-là, d'où sont venus tous les maux de l'humanité, continue, sous des masques divers, ses mêmes ravages.

On voudrait, en ces heures dont le pathétique nous étreint le coeur, dont la gravité nous torture l'esprit et qui renferment tant de menaces, on voudrait un accord unanime sur certains points qui touchent moins les nations que les individus, que l'homme... Est-ce impossible? Difficile peut-être, mais possible, sinon pour aujourd'hui, du moins pour demain ou après-demain, possible si les peuples ne se laissent plus séduire par la manne creuse des promesses.

Les Nations Unies ! Une belle formule, une formule de vie et d'espérance... Mais là encore il est urgent d'en faire une réalité sage et active. Encore une fois, tout cela restera lettre morte si l'habileté s'en mêle, si les réactions d'un univers humain ne sont pas telles que les problèmes sociaux prennent le pas sur tous les autres, et si l'économique n'est pas uniquement en fonction du social. Qu'on ne parle pas de dignité nationale ni d'idéal patriotique. L'indépendance est le plus menaçant des leurres si elle ne doit pas, à l'intérieur des pays, apporter à la masse, au nombre qui constitue vraiment la nation, les élémentaires satisfactions auxquelles l'être humain aspire pour vivre... Que de pays où la classe ouvrière — agricole et industrielle — est frustrée et malheureuse, tandis que la classe possédante étale son luxe voyant et sa furie des plaisirs, tandis que les gouvernements demeurent à son service et brandissent les grands mots magiques à la façon du miroir aux alouettes !

En dépit de la complexité des problèmes de la paix, rien n'empêche la recherche d'un ordre meilleur, d'une ferveur plus agissante, d'une harmonie plus pure — en un mot, d'une vérité sociale qui soit le début du nouveau destin des peuples.

L'effort vers cet avenir rêvé — il n'est pas question, il ne sera jamais question d'un avenir parfait — est notre devoir le plus pressant. Si nous l'accomplissons, si nous imposons surtout aux chefs de l'accomplir, nous aurons déjà fait la moitié du chemin. N'est-il pas temps que les hésitations prennent fin et qu'une excommunication majeure condamne à tout jamais les régimes sociaux du passé ? Mais si la détresse des heures présentes nous reporte à d'autres heures bruissantes du tumulte des fausses joies, puissions dans cette confrontation le courage de regarder une Vérité dont trop longtemps nous nous sommes détournés.

Le monde nous fait songer aujourd'hui, écrit un courageux philosophe, à un objet qui se trouverait transposé dans un espace plus complexe, où les caractères qu'on lui connaissait, et qui demeurent en apparence les mêmes, se trouvent soumis à des rapports tout différents.

Et c'est pourquoi la notion du droit international doit changer et cesser d'être l'alibi des forces exploitantes. Car l'univers est en suspens et l'avenir n'est indéchiffrable qu'aux yeux uniquement tournés vers le passé. — *23 Janvier 1946.*

* * *

LA LOI DE L'EFFORT

Ce n'est pas un paradoxe de prétendre qu'un certain progrès matériel a eu pour effet un certain abais-

sement moral et l'installation d'une plus grande hypocrisie dans les rapports sociaux. Je voudrais qu'on établisse un bilan exact de ce que la science nous a fait gagner et de ce qu'elle nous a fait perdre. En vérité, le monde n'est pas devenu meilleur par la facilité. C'est celle-ci qui a créé la diversité des vices et corrompu l'humanité en lui assignant un idéal de confort vulgaire. Ce n'est pas d'atteindre à tout qui doit être le but de l'homme, et ce n'est pas non plus de jouir de tout. L'homme ne doit pas être détourné de sa vérité, de sa mission éternelle, qui est l'effort. Mais la science elle-même, malgré tous ses gains, n'a pu modifier la loi de l'effort comme condition essentielle de la vie, loi devenue plus nécessaire et dure que jamais.

Si la science a apporté à l'homme certaines commodités temporaires et temporelles, elle a surtout enrichi la guerre d'armes définitives de destruction. Alors que celle-ci, jadis, se soldait par un bilan de quelques milliers de morts, ce bilan chiffre maintenant les morts par millions. On peut prévoir que, les guerres se succédant, dans vingt ou cent ans c'est toute l'humanité qui sera détruite.

Repoussons de toutes nos forces une telle éventualité. Au risque de paraître rétrogrades, proclamons que désormais la science, pour être bienfaisante, doit limiter ses travaux à la prolongation de la vie humaine et à l'atténuation de la souffrance physique, car je ne crois pas qu'il soit bon, qu'il soit même souhaitable de connaître un état plus avancé de facilité et de confort. Le travail, un travail imposé à tous, au riche comme au pauvre, peut sauver seulement l'humanité. Un certain durcissement est nécessaire pour nous immuniser contre le mortel engourdissement où nous conduirait un confort exagéré. — 25 Janvier 1946.

CRIMES POLITIQUES.

En moins d'un an, deux assassinats et une tentative criminelle ont ensanglanté la vie politique de l'Égypte dont chacun se plaisait à reconnaître la tranquille sagesse. Quel vent de folie, quelle absurde passion, quelle croyance imbécile se sont donc emparés des esprits ? S'il suffit d'une hirondelle pour annoncer le printemps, il suffit d'un crime politique pour troubler toute l'atmosphère et, à plus forte raison, si ce crime se rattache à d'autres et si derrière tous ces crimes se dessine la volonté systématique de tuer. Et tuer pourquoi, pour quel idéal, au service de quelle fausse idée patriotique, dans quel but ?

Le crime politique est de tous le plus méprisable et le plus vain. Il est toujours prémédité et rien ne peut l'excuser, et l'on envisage avec une sourde irritation la double régression de la morale publique et privée.

Au lendemain d'une guerre où le sang coula à flots, sommes-nous encore assoiffés de sang ? Le normal commerce des sentiments et des pensées entre les hommes, lequel non seulement est un des charmes de la vie, mais encore le fondement incontestable de toute société organisée et libre, cessera-t-il de présider à la vie politique ? Allons-nous aborder au rivage de la barbarie, c'est-à-dire d'une dictature du crime ?

Ne sommes-nous plus libres de penser ? Devrons-nous nous soumettre à une opinion imposée ? L'incompréhensible extrémisme auquel nous assistons, dans ces premiers jours de la paix et dont se nourrissent avec une sombre frénésie les peuples désaxés, va-t-il contaminer l'activité individuelle, inculquer à la jeunesse de fausses doctrines et faire dévier son enthousiasme de son chemin naturel ?

L'Égypte n'a pas souffert directement de la guerre. Elle n'a pas été au nombre des pays dévastés, et la fin des hostilités lui a apporté plus que des espérances, plus que des promesses : la certitude de réalisations prochaines. Dans le système de la civilisation sauvée, dans l'attente d'un perfectionnement de cette même civilisation, n'a-t-elle pas l'incomparable avantage de faire de la solidarité internationale le tremplin légitime de ses aspirations ? Cette solidarité, hors de laquelle ni les peuples ni les individus ne sauraient désormais vivre et prospérer, nous donne des droits évidents et, en regard, des obligations non moins certaines. Mais dans la balance, ni nous, ni personne dans le vaste monde ne pouvons mettre dans un seul plateau rien que des avantages. Or, c'est du désordre de la pensée et du sentiment que naît toujours l'extrémisme. Le défaut de compréhension des intérêts réciproques, le défaut d'amitié, le défaut de charité : là est tout le mal d'un temps où c'est l'équilibre qui manque le plus. Prenons garde que ce sont toujours les aînés qui, sans peut-être le savoir, arment des mains criminelles lorsqu'ils perdent le sens du gouvernail. Il est des exaltations qu'il faut avoir la force de ne pas encourager, car rien en politique nationale ou internationale n'est simple. Un mot, un geste a souvent des conséquences incalculables. Connaissions-nous les remous que fait une pierre lancée dans l'eau, et pouvons-nous suivre les lignes qu'ils forment avant de se perdre à l'infini ?...

Les temps nouveaux sont marqués par des idées nouvelles et la vie internationale est soumise à une nécessaire revision de toutes les idées politiques. Ne pas le comprendre, ou l'ignorer volontairement, c'est corrompre l'essence même de la vie publique, de la vie civilisée. Avant l'idée de souveraineté et l'idée même de patrie, il y a l'idée d'humanité. Le ferment d'amitié plus solide qu'aucun ciment, qu'en faisons-nous ?

Est-il rien de plus destructif que la haine ? On construit par l'amitié et on détruit par l'inimitié. Quand l'âme d'un mouvement quelconque est la haine, on ne peut en attendre que des conséquences dévastatrices : et le crime politique, crime toujours bête et toujours grave, porte au loin, par delà l'homme abattu, ses fruits empoisonnés.

Comme dit Mauriac "aujourd'hui toutes les générations sont embarquées sur un bâtiment démâté où l'eau pénètre, et la seule unité qui compte, c'est la profonde union de l'équipage dans le cyclone." Or cette union est loin de s'organiser et, sous des prétextes divers, malgré la chaleur inutile du verbe, nous sommes désunis. Les nations ont à l'égard les unes des autres une méfiance accrue. Au sein d'une même nation, les hommes se combattent avec un acharnement barbare. Ah ! les pauvres, les misérables idées au nom desquelles on s'octroie le droit de tuer ! Est-ce quand le monde éprouve tant de difficultés pour vivre que nous faisons de l'assassinat un sujet de gloire ? Avons-nous seulement le droit de juger et de condamner qui ne pense pas comme nous ? Et que vaudrait-elle l'organisation d'un univers installé dans la violence ? —
29 Janvier 1946.

*
* *
*

MONDE RÉEL, MONDE SPIRITUEL

Monde réel ! Monde spirituel !... Deux formules qui ont leurs combattants. Mais encore faut-il démontrer que ce qu'on appelle le monde réel n'est marqué par aucune spiritualité et que le monde spirituel ne tient aucun compte du réel. Démonstration impossible, car, pour réaliser son équilibre, l'homme a autant

besoin du spirituel que du réel. Lorsqu'on invite à condamner une des deux formules au bénéfice de l'autre, on lui demande d'être un demi-vivant. C'est-à-dire qu'on l'invite à une demi-mort. Qu'il est à plaindre l'être humain s'il croit pouvoir se passer ou du réel ou du spirituel ! Par là il se démunirait d'un double trésor gardien du secret qui fait la grandeur de la vie, l'humanité de la vie, bref toute la vie sociale. La vie est aussi bien au dedans de nous qu'au dehors de nous. Elle est bien fragile la planche que l'on nous offre pour nous embrigader dans l'un des deux camps, une planche vacillante au bord d'un abîme.

Et pourquoi faut-il que dans le monde de l'après-guerre les petites et moyennes puissances s'attellent au char de l'une des deux grandes puissances et se fassent les servantes de leurs ambitions ou de leurs idéologies ? Qui ne voit que prendre partie pour l'une ou pour l'autre, c'est accepter un extrémisme de droite ou un extrémisme de gauche ? Dans ce cas, la fidélité n'est qu'un servage, la soumission humiliée à une féodalité nouvelle, préface à la mort nationale. Mais ce n'est pas tant cette mort qui serait à déplorer, que la destruction de la liberté dans sa réalité moins politique que philosophique. Les conditions imposées par la nature, le climat, l'histoire tendent à ce que l'existence des nations demeure une condition de base à la diversité des caractéristiques de cent Etats, car il n'y a et ne peut y avoir de progrès, d'élévation morale et de réussite matérielle que par une solidarité librement consentie pour le bien-être général. Et si l'on nous presse de faire notre choix dans le gigantesque duel, ne pensons ni à nos goûts ni à nos préférences, et retenons qu'il n'y aura de survie possible pour les petites ou moyennes puissances que si celles-ci s'opposent également aux prétentions des deux géants. — 30 Janvier 1946.

VI.

FRANCE (1).

Que de fois, pendant les jours de l'occupation allemande, l'image de la France souffrante a traversé ma pensée... Et maintenant que j'entre résolument dans la vieillesse, à l'heure où la France s'est enfin libérée du joug de l'infâme Allemagne et que, désaxée par six années de tyrannie, elle n'a pas encore retrouvé son équilibre, combien le spectacle de la vie est triste ! Rien n'est plus déchirant que le silence et l'absence. Puissé-je un jour — écrivais-je en 1941 — marcher une dernière fois sur une route française bordée de peupliers frémissants, voir au loin une ferme resplendissante au soleil, et des hommes et des femmes vivre leur vie normale ! Et que de leurs bouches aux accents divers sortent les mots clairs, les mots qu'un peuple libéré peut prononcer, quand il est délivré des contraintes abjectes...

Je n'ai plus besoin de formuler un tel vœu. L'image physique de la France nouvelle demeure celle de la France éternelle. Ses erreurs, qui sont d'un jour, n'ont pas entamé sa structure réelle ni modifié les musiques secrètes de son âme. La vie française, malgré d'inévitables remous, n'est-elle pas toujours telle que nous l'avons connue et aimée ? Cette vie-là, c'est la grandeur de la France, malgré ses politiciens, et c'est le refuge de toute son histoire.

Pendant la guerre, la radio était devenue un épouvantable bruit où la cacophonie des mots le disputait à celle de l'esprit et je suis resté longtemps à ne plus

écouter la boîte sonore. Un jour, j'eus la surprise d'une causerie émouvante faite par une femme d'une belle voix grave et musicale. Et moi, vieil homme que l'existence a durci, j'ai eu les larmes aux yeux d'entrevoir dans un passé, tendrement et amoureusement évoqué, des images de France, images qui sont l'expression même d'un enthousiasme où la passion concentrée est marquée du sceau de l'esprit.

La défaite momentanée de la France ne l'a pas dépouillée de l'essentiel et sa seule faillite fut celle de sa politique. Subir l'ennemi, ce n'était pas l'accepter, et la résistance couvait dès la première heure, ajoutant à son histoire cent pages d'héroïsme admirable, presque unique. L'étranger que je suis, ami de la France et débiteur de sa culture, a longtemps attendu avec fièvre que, remise à sa vraie place, débarrassée des parasites d'une politique insensée, elle montrât au monde son pur visage et la pérennité de son esprit.

La France ne peut pas cesser d'être le creuset où les idées s'affinent, où les sentiments s'épurent où, sur le plan supérieur, l'humanité, malgré la diversité de son langage et la contradiction de ses intérêts, se retrouve unie et comme touchée d'un reflet divin.
11 Février 1946.

*
* *

FRANCE (II)

La France est à la recherche de son nouvel équilibre. Ceux qui la veulent toujours grande et purifiée par le malheur ne doivent pas s'inquiéter outre mesure qu'elle ne trouve pas, du premier coup, cet équilibre et qu'elle tâtonne avant de liquider définitivement ce qui, dans son passé politique récent, faillit compromettre sa santé morale.

Quelle est l'opinion de l'étranger ami, quelle doit être sa position ?

Qu'il se contente d'aimer la France dans sa réalité géographique et spirituelle, et non le corps déchiré que pendant la guerre on se disputait de droite et de gauche. Il pense et continue de penser que la vraie France est nécessaire pour l'établissement, entre des forces contradictoires, d'un ordre humain. Sa collaboration, quand elle sera délivrée de ses soucis momentanés, sera plus indispensable que jamais. Refaire l'Europe sans elle serait décréter que l'Europe devrait vivre désormais dans une nuit sans fin.

La France n'a pas eu le monopole des fautes qui ont mené le monde à la guerre. Je sais qu'on répète d'anciennes et sournoises accusations. Mais elles sont également imputables à d'autres pays. L'oubli de Dieu, le goût du plaisir, le jeu extravagant des idées — non elle ne fut pas la seule à s'abreuver au poison des fausses nourritures. Oublierons-nous que longtemps elle seule, de ses torches embrasées, éclaira pour le monde la route des siècles ?

Attendons que les heures actuelles si graves la conduisent au but qu'elle s'est assignée, attendons qu'elle revise dans un sens plus humain et plus libéral, sa direction intérieure et sa politique extérieure, attendons que le bon sens qui ne lui a jamais fait défaut la sauve — et nous sauve. Attendons surtout qu'elle ait la hardiesse de fixer résolument à gauche son avenir et de s'opposer aux affairistes qui, empruntant des étiquettes diverses, voudraient revivre la période mortelle d'avant guerre. Et ne demandons pas dans un sentiment de vaine sympathie : où va la France ? Il faudrait alors se demander : où va l'humanité ?

Elle a connu beaucoup d'heures difficiles mais je ne crois pas qu'aucune fut plus difficile que l'heure présente. D'elle jamais on ne peut désespérer. Toute son his-

toire est une merveille de logique et d'unité. La France, jour après jour, et siècle après siècle, s'est formée pour une double mission : d'abord assurer sa propre grandeur — non une grandeur de chair, misérable et périssable, mais une grandeur faite de moralité et d'esprit — et ensuite assurer à l'évolution de l'univers les bénéfices de son génie. Ceux qui lui doivent la liberté, l'esprit et le goût de la durée, n'ont pas le droit de demeurer indifférents devant le spectacle de ses graves difficultés.

Les raisons, cachées plus qu'apparentes, de ces difficultés viennent de la recherche angoissée de son nouveau statut, et rien de plus délicat que le travail d'ajustement auquel se livrent les bons ouvriers de la renaissance nationale. Que les amis de la France ne s'attristent pas si ces journées de gestation sont parfois décevantes. Suivons avec amitié ses efforts. Formons des vœux pour qu'ils aboutissent et que nous assistions à un magnifique réveil. Il était facile de critiquer la France aux jours de la défaite militaire. On ne s'en est pas privé, et il n'y avait pas lieu d'en être fier. C'est le monde entier qui était désaxé. S'il y eut, en effet, "quelque chose de pourri", ce n'est pas seulement en France, mais presque partout. Il y eut trop de prostituées jouant les Egéries auprès d'hommes politiques sans envergure et trop de financiers pervertissant les masses. Les uns et les autres, aidés par un scepticisme paresseux tristement généralisé, ne pensaient qu'à vivre au jour le jour, pressés de jouir et d'écarter les menaces immédiates.

Or nous avons vu que la menace était devenue tragique et la France dans son ensemble n'a perdu, alors qu'elle était sous le joug de l'ennemi, ni sa fierté, ni sa foi. Elle a fait un douloureux examen de conscience et elle a réalisé que l'indulgente confiance qu'elle accordait à des chefs qui ne la méritaient pas lui a valu de subir de sombres désastres.

Pense-t-on qu'il soit possible que la leçon n'ait pas servi ? Les Français ne renoncent ni à leur histoire, ni à leur mission et je cherche en vain, sur toute la surface du globe, un seul peuple, un seul pays qui puisse, même aujourd'hui, aspirer à lui succéder dans cette tâche unique. Il importe peu que les opinions s'affrontent. Le contraire devrait nous inquiéter, car on ne répare pas, on ne nettoie pas, et surtout on ne bâtit pas les assises d'un avenir national sans secousses. Un accord trop aisément réalisé serait suspect. L'enfantement des grands oeuvres est toujours pénible, mais s'il aboutit dans des conditions de franchise, de netteté et de courage, nous pouvons y voir le résultat d'un effort sincère et collectif.

Le monde, qui ne peut oublier ce qu'il lui doit, aurait voulu se tourner dès maintenant vers la France qu'il a aimée, la France qui, par touches successives, sut organiser si bien l'équilibre entre les forces de l'esprit et celles du coeur. C'est que la civilisation ne peut être jamais le triomphe de la machine, mais seulement de la morale et, plus particulièrement, de la morale sociale. C'est encore en France, malgré les meneurs éphémères et néfastes, que l'univers est impatient de retrouver l'arsenal spirituel où se forgent les fines armes de l'esprit moral.

Mais hélas ! les politiciens sévissent de nouveau et leur action creuse, une fois de plus, l'abîme entre le passé et l'avenir. Aucun des hommes qui prétendent actuellement sauver la France ne la sauvera. La France ne veut rien savoir de la dictature déguisée suggérée par le général de Gaulle, ni de la soumission imprévue des socialistes à la loi du capital, ni de la sagesse inutile de ceux qui s'intitulent modérés, ni de l'indépendance verbale de ceux qui se disent indépendants. Socialistes, communistes, gaullistes, modérés, indépendants, autant de formules par lesquelles les Français, un peu déso-

rientés, ont voulu exprimer un mode de pensée. En vérité, il est un autre mode plus important et qui devrait emporter l'adhésion unanime : et c'est le mode de vivre.

Le peuple français, vif et généreux, peut se laisser pour un moment séduire par la nouveauté ou le harnachement militaire. Il peut même, dans les heures troublées, appeler la dictature. Ce ne sera jamais pour longtemps, car il n'a que faire d'une étiquette ou d'une autre si elles ne cachent qu'un legs du passé, le plus détestable de tous, ou si elles ne sont que le paravent des ambitions personnelles.

La France est en difficulté, elle est même en péril. Elle ne peut être sauvée que si elle reste fidèle à ses traditions et à sa philosophie, que si elle se met à l'avant du monde qui pense, que si elle se souvient des grandes leçons de la grande révolution. Sans doute divers chefs se disputent la direction, mais ils ne sont pas tous dignes de confiance et leurs intentions ne sont pas toujours pures. Chaque fleuve entraîne des scories, chaque mouvement a ses tares. Mais allons au fond des choses, reconnaissons loyalement que l'avenir des Français ne peut se fonder que sur une nouvelle orientation de la vie politique et sur des transformations essentielles. Quelle que soit l'opposition des forces contraires, il faut qu'ils en triomphent s'ils veulent survivre. Sinon, il faut accepter de mourir, victimes d'un abaissement que l'étranger aura en vain monnayé. —
16 Février 1946.

FRANCE (III).

Les élections françaises de novembre ont été la première indication de la volonté de la France nouvelle vers un régime d'ordre plus démocratique, et aussi l'indication, non moins catégorique, que le passé doit être enterré définitivement. Ce n'est pas le parti, assez mêlé, du Mouvement Républicain Populaire où se sont réfugiés, avec quelques figures nouvelles, des noms anciens, qui pourra jouer le rôle d'arbitre entre le parti socialiste et le parti communiste. Ne faut-il pas craindre que derrière cette étiquette pompeuse ne se réfugie la défense "in extremis" d'idées héritées plus ou moins directement des radicaux et des grands bourgeois avides de la Troisième République ? Mais l'indication la plus nette c'est encore la défaite absolue du parti radical, et c'est là qu'on doit trouver le plus grand motif d'espérance.

J'ai dit que la France restait, en son fond, la grande nation qu'elle a toujours été, que la défaite n'avait abattu ni son courage, ni son énergie et qu'elle fut la victime moins de sa politique que de ses politiciens. Ces politiciens, ce sont les radicaux qui, à part quelques rares éclipses, ont toujours été à la tête de ses divers gouvernements. On peut le dire aujourd'hui, après que les Français eux-mêmes, par leurs votes, l'ont dit : ils furent à l'origine des malheurs de la patrie française, ils ont été les fossoyeurs d'une grandeur dont le monde était ébloui.

Je ne peux énumérer dans ces notes rapides le mal que les radicaux ont causé à leur pays par leur souplesse immorale autant que par leur guerre au catholicisme. Ils ne furent jamais les héritiers naturels, malgré leur prétention, de la grande révolution. A la

veille de la guerre, ils représentaient en réalité ce que les peuples détestent le plus désormais : la défense du vieux capitalisme et de ses méfaits. Grisés par de nombreux succès électoraux, ils ont fini par s'accommoder d'une paresse intellectuelle qui les dispensait d'agir et les poussait à des manifestations verbales par lesquelles ils endormaient les foules. Il serait donc misérable et odieux de défigurer l'image d'une France qui a toujours son rôle à tenir et de prétendre expliquer par des raisonnements suspects sa défaite. Si l'étranger, stupéfait par ses malheurs, a été si profondément déçu, c'est parce qu'il attendait beaucoup d'un pays qui était un directeur de pensée. Dans le jugement de certains, et parmi les plus notoires, il n'a été tenu compte que de hasards et de circonstances fortuites.

La France est encore blessée, et elle n'a pas fini de panser ses blessures. S'il y faut un certain temps, d'ores et déjà nous pouvons du moins saluer sa volonté de renouvellement. N'oublions pas que chez elle rien, ou à peu près, ne se passe comme ailleurs. Son tempérament, si simple en apparence, est fait de mille complexités qui se reflètent dans les manifestations de sa pensée politique. Il est possible que dans les heures nouvelles des erreurs soient encore commises, mais si elle veut vivre, et le monde a besoin qu'elle vive, la révision de toute la politique passée est indispensable. Son avenir doit répondre à son passé véritable, le seul qui compte, celui qui dans le domaine de l'intelligence assura sa suprématie.

Plus que jamais, cette direction spirituelle doit être sa noble passion et son constant souci. Aucune puissance, malgré ses vastes territoires et ses richesses, ne peut se croire inviolable. L'horrible menace de la bombe atomique plane également sur tous et, par l'affreuse dévastation, l'égalité dans la mort est le triste lien qui unit les hommes.

Si nous sommes si anxieux de l'avenir, c'est que nous nous apercevons que cette guerre qui devait sauver la civilisation semble, après la diabolique désagrégation de l'atome, la mettre au contraire plus en péril. Ici encore le monde voudrait pouvoir se tourner vers la France qu'il a aimée, car la civilisation ne peut être jamais le triomphe de la mécanique, mais seulement de la morale. A la croisée des chemins, il reste à la France de concilier ce qui à première vue paraît inconciliable. De sa politique intérieure et du régime qu'elle se donnera dépendront son influence et son salut.

Le peuple français n'a que faire d'une étiquette, il lui faut surtout l'égalité, une égalité qui ne nuise pas à l'initiative, pourvu que celle-ci, en marge de la loi, ne prépare pas le retour à la prépondérance politique de la bourgeoisie égoïste pour qui le christianisme n'est qu'un alibi, et l'argent, le but et l'idéal. Il faut que soit close la période de haine et de vengeance. Si elle choisit le chemin clair, austère et actif du travail et du sacrifice, si elle retrouve le besoin d'aimer, de s'aider, d'agir en commun, elle aura réalisé le miracle de sa résurrection. — 28 *Février* 1946.

*
* *

L'AVENIR DE L'UNION ARABE

L'Union Arabe dont la gestation fut laborieuse a vu le jour en octobre 1944, et c'est précisément grâce à cette gestation difficile, — pendant laquelle les différents Etats ont pu, en toute liberté, confronter leurs points de vue, — que la plupart des points de friction ont été aplanis. Il en restait bien quelques-uns, mais qui ne souffraient pas de discussion immédiate. On les a négligés, et on a bien fait. Je ne crois même pas qu'ils

aient été, sinon évoqués, du moins discutés. Ainsi le projet de la Grande Syrie (cher au coeur des représentants de cette petite enclave de terre qu'on a dénommée Transjordanie et non moins cher à l'esprit fertile de Noury El Said Pacha) a été tué dans l'oeuf, lorsque le Protocole d'Alexandrie a précisé, comme condition première à l'établissement de l'Union, le maintien des frontières actuelles. La Transjordanie et Noury El Said pacha durent se soumettre à la volonté des autres Etats arabes. Il est vrai que Moustapha El Nahas pacha avait amplement démontré les difficultés et les impossibilités de l'acceptation d'un tel projet. Il l'a discuté d'abord séparément avec les délégués de chaque Etat, ensuite en réunion plénière. Au cours de l'étude de ce point délicat, il aboutit à la conclusion que l'Union Arabe ne pouvait naître et vivre que par la collaboration de tous dans le respect du statu quo des frontières existantes.

Aujourd'hui, une opposition semble exister au sein même de la Ligue. Cette opposition est évidemment secrète. Mais c'est à elle qu'on doit de lire, de temps à autre, dans les journaux que le projet de la Grande Syrie n'est pas abandonné et, qu'à tout le moins, il mérite de ne pas être oublié. Sondages qui, chaque fois, se révèlent plus précis, ils constituent l'indication d'un état d'esprit inquiétant. On n'agirait pas autrement si on voulait torpiller l'Union Arabe, ou en diminuer l'importance.

Il convient de remarquer que la naissance de l'Union dans les meilleures conditions de dignité et de gravité a pu déranger les plans d'une certaine politique internationale. Les amis qui l'accueillirent avec un empressement aussi suspect que chaleureux, sont-ils étrangers aux manoeuvres actuelles ? L'Union Arabe ne peut vivre et être utile que par la confiance des Etats entre eux, le sentiment motivé de leur indépendance res-

pective, la volonté de défendre leurs droits et de s'opposer à toute intervention étrangère dans le domaine de leurs intérêts communs. Voilà un programme large et sensé lequel, pour triompher, a besoin de l'accord sincère de tous. Soulever des difficultés, émettre des prétentions intempestives, s'attaquer à la base même qui sert à la formation de l'Union, c'est faire oeuvre de destruction et condamner l'Union à se disloquer. Je ne crois pas que tel ait été le but de la majorité des Etats arabes lorsque le Protocole d'Alexandrie fut signé.

L'Union Arabe venait à son heure, au lendemain d'une guerre qui rendait plus nécessaires les accords régionaux. Elle pouvait, elle peut toujours asseoir son autorité dans une calme énergie et mener à bonne fin l'oeuvre à laquelle elle doit se consacrer : la sauvegarde de l'indépendance arabe et la création d'une source de force bienfaisante. Aujourd'hui, il faut le dire, cette sauvegarde n'est pas entièrement assurée et cette source de force n'est pas réalisée. Le temps des tâtonnements est pourtant passé. L'Union a besoin d'être plus cohérente et de s'occuper avec une égale attention des problèmes politiques et des problèmes économiques. La dignité de l'Orient uni, le souci de son invulnérabilité, le maintien de la paix à l'intérieur, la défense contre les dangers de la politique et ses remous, c'est de cela surtout qu'il faut se préoccuper. N'est-ce pas le Président de la Délégation Syrienne en 1943 qui déclarait : "Nous n'entendons nous suffire ni d'efforts réduits ni de faibles espoirs. Nous voulons aider à la formation d'un groupement homogène, nourri de grandes espérances que l'Union seule peut renforcer et qu'une coopération sincère peut réaliser" ? La déclaration est toujours d'actualité.

Ce n'est pas seulement le sondage opéré en vue de faire accepter peu à peu par l'esprit public le projet

d'une Grande Syrie qui est à déplorer; cet autre sondage par lequel on veut élargir le programme de l'Union Arabe et créer, en son sein même, un courant en faveur d'une union avec la Turquie est bien plus inquiétant encore. — 28 *Février* 1946.

*
* *

LE "FAIT" RUSSE...

Il y a un "fait" russe et l'on s'en aperçoit de plus en plus. Il domine la situation générale, s'il ne la commande pas encore, et la paix est malade précisément de ce qu'on ne l'admet pas, comme un bien ou un mal inévitables. Or l'accord de Moscou a mis l'accent sur une erreur qui, à se prolonger, risque de devenir tragique. Il y a un "fait" russe, comprenons-le. Le pire serait d'essayer de tourner une difficulté que d'ailleurs il aurait été aisé d'aplanir — quand il en était temps.

L'accord de Moscou — accord partiel, accord réticent — a mis le monde anglo-saxon en joie. En Amérique et en Grande-Bretagne, on est en veine d'optimisme... officiel. M. Byrnes comme M. Bevin ne se lassent pas de faire des déclarations apaisantes. Moscou est un succès, disent-ils, ou à tout le moins un commencement de succès. Nous voudrions bien les croire et voir se dessiner, même dans un horizon lointain, une image même confuse, d'une paix même incomplète.

C'est une chose remarquable et significative qu'à ce débordement d'enthousiasme anglo-saxon s'opposent, d'une part le mutisme russe, et de l'autre les doléances amères de la plupart des autres Nations Unies. On est loin d'être rassuré. En somme à Moscou les

décisions ont eu un caractère en quelques sorte négatif : on a fixé simplement un protocole comprenant les modalités de forme des futurs traités de paix. Sans doute c'est un progrès sur la Conférence de Londres, mais un progrès qui laisse en suspens les questions vitales et n'éloigne guère la menace de profonds désaccords ultérieurs. On a placé devant les impasses redoutables qu'on craint un paravent pour cacher, aux yeux de qui veut se leurrer, les dessous d'un problème qui demeure critique.

Ces accords, que signifient-ils ? A peu près rien, car les grands Alliés demeurent sur leurs positions contradictoires et chacun espère, en jetant un peu de lest, avoir le dernier mot. Tout le mal vient de ce que sur l'essentiel on est aussi divisé qu'avant la guerre, et l'essentiel c'est de renoncer aux préjugés, aux intrigues, aux ambitions démesurées. L'essentiel, c'est d'obtenir par une communauté d'intérêts, un ordre plus humain. L'essentiel aussi est de mettre fin, en tout état de cause, à la violence et de diminuer les risques de guerre. L'essentiel, par-dessus tout, c'est de trouver par une adhésion unanime la forme d'un régime universel en son principe, mais s'adaptant, par des variations nationales, aux divers groupements des peuples.

C'est la leçon que nous a donnée la guerre, c'est la promesse qui nous a été faite par les organisateurs de la paix. Il ne faut pas exagérer, non la valeur de cette leçon, mais l'importance de cette promesse. Le monde ne peut changer aussi vite et l'avenir doit traîner en partie le lourd poids du passé. Mais où voit-on un essai sincère de rénovation ? Où voit-on qu'on marche vers un avenir meilleur, ou même qu'on le souhaite, autrement qu'en paroles ?

Le "fait" russe vient à point pour forcer nos méditations à sortir du cercle de paresse où elles se complai-

saient et pour nous faire rejeter toute la littérature politique inutile et néfaste. Non que le "fait" russe n'ait ses défauts et ses lacunes, non qu'il réponde à l'idéal parfait que, dans l'abstraction, le philosophe construit. Mais un de ses mérites est de constituer une opposition aux idées périmées et de tenter une expérience qui, quel que soit le résultat final, changera — si ce n'est pas déjà commencé — la courbe de la pensée humaine.

C'est le "fait" russe qui empoisonne la gestation de la paix, ou plutôt c'est de ne pas vouloir admettre ce fait, même si, par la courageuse confrontation, on doit essayer d'en corriger ce qui peut sembler excessif ou arbitraire et concilier les tendances du passé et celles de l'avenir.

Ce fut une erreur grave qu'au lendemain de l'autre guerre le capitalisme expirant de l'Europe ait maladroitement réagi en supposant qu'en entourant la Russie d'un cordon sanitaire, il s'assurerait une continuité inattaquable. Erreur funeste dont les conséquences furent immédiates. La Russie répondit par un redoublement de précautions qui fit de ce même cordon une arme à double tranchant. L'isolement qui s'en est suivi présenta pour l'Europe et le monde plus d'inconvénients que pour la Russie elle-même. Pendant que le monde et l'Europe s'entêtaient à prolonger une philosophie politique que les peuples étaient obligés de subir mais qu'ils condamnaient sans pouvoir encore la combattre, la Russie, fermée à l'univers, continuait l'expérience et la menait au but qu'elle lui avait assigné. Il est raisonnable de prétendre qu'elle n'aurait pas eu cette rigueur si on ne l'avait obligée à évoluer dans un vase clos.

La guerre — ce péril où tous se sentirent menacés, les uns dans leur amour du passé, les autres dans leur passion de l'avenir — a réuni au service de la civilisation diversement comprise, mais de la civilisation quand même, les peuples soviétiques et européens, les peuples

américains et chinois. C'est pourquoi, malgré les souffrances et les sacrifices, l'univers avait caressé l'espoir que de la guerre naîtrait un monde qui s'acheminerait par étapes, même si des convulsions inévitables venaient à se produire, vers une rédemption.

Nous sommes déçus, mais nous ne sommes pas désespérés. De la gravité exceptionnelle de l'heure présente peut et doit sortir, à moins que nous ne soyons frappés d'imbécillité collective, le salut. Il ne servira à rien de renvoyer à plus tard des solutions qui s'imposent tout de suite. Chacun doit — c'est-à-dire chaque peuple, chaque nation grande ou petite — mettre en regard ses droits et ses obligations et comprendre enfin que l'idée d'indépendance, de souveraineté, de patrie même, doit être subordonnée à l'idée de solidarité. Se perdre dans les nuées du sentiment, c'est ne pas vouloir considérer le réel, c'est préparer la future guerre.
— 10 Mars 1946.

(à suivre)

GEORGES DUMANI

UNE REVOLUTION

SUR LE CHEMIN DU BACCALAUREAT

Rien n'est éternel, et, sur la route des années, la célébrité elle-même ne protège pas contre les accidents.

Le baccalauréat est certainement le plus célèbre parmi les examens de France. Sa gloire a même depuis longtemps passé les frontières. Partout on connaît le mot, sinon la chose. Le mot est assez exceptionnel pour être connu. Littré, qui sait tout, prétend qu'il constitue l'un des plus singuliers barbarismes de la langue française. Mais ce n'est pas pour cet unique motif qu'il a conquis son éclatante popularité.

En réalité, le baccalauréat est, en principe, l'examen qui, clôturant les études secondaires, permet aux élèves de devenir étudiants, et, comme tels, d'accéder aux études supérieures. Il reste bien fondamentalement ce qu'il était.

Mais il fut en proie à une fortune étrange.

Le goût ou la mode des études s'est, depuis un demi-siècle, propagé puissamment dans tous les milieux. Les jeunes filles devinrent les émules actives des jeunes gens. Et le baccalauréat, emporté par la vogue, cessa d'être exclusivement un contrôle des études secondaires. Il ne fut plus seulement un moyen, — d'emploi indispensable —, pour accéder aux études supérieures, un passeport nécessairement requis pour l'admission aux Facultés de Lettres, de Médecine, de Droit, et autres,

pour l'admission aux concours d'entrée dans les grandes écoles. Il se transforma ou se transfigura en une sorte d'examen de luxe, se suffisant à lui-même.

Durant une période relativement longue, on entendait dire d'un homme vivant loin des professions intellectuelles ou libérales : "Oh ! ce n'est pas le premier venu : il est bachelier !", puis, soudain, les jeunes filles eurent une frénésie, louable incontestablement, d'instruction : elles se firent bachelières comme en se jouant. Certes, pour nombre d'entre elles, ce stade est maintenant dépassé, et les fières bachelières de 1900 ont eu des filles qui affrontèrent, pour la beauté du fait, les examens de licence. L'amour de la culture est toujours recommandable. Néanmoins le baccalauréat demeurerait, pour la masse des braves gens, la borne auguste et solennelle : et l'atteindre, c'était à jamais se mettre hors de pair...

Ainsi le baccalauréat gagnait un prestige factice à mesure qu'il perdait sa signification originale. Il n'était plus guère l'examen de passage. Il était, pour l'immense majorité bourgeoise et modérée dans ses prétentions, l'examen d'aboutissement. Le grade de bachelier constituait un modeste titre de noblesse, auquel ceux qui l'avaient sans en posséder d'autres, attachaient bien du prix. Et ceux qui ne l'avaient pas n'osaient cependant le déprécier...

*
* *

Eh bien ! une révolution s'est accomplie tout discrètement qui est de nature à priver le baccalauréat des privilèges, ou des prérogatives, que lui avaient conférés les hasards...

On a créé, en fuyant toute publicité violente, un avant-baccalauréat. Un avant-baccalauréat qui ne dispensera peut-être pas fatalement de l'ancien, mais qui souvent en écartera.

Une révolution, assurément, et le mois de Juin, —mois des examens — l'a consacrée. Ce qui ne signifie point qu'on en pourra noter tout de suite les effets. Il faut bien des mois et bien des ans parfois pour qu'on soit à même de noter les effets des révolutions... Quelles que soient d'ailleurs ces révolutions.

Bref, tous les adolescents, qu'ils viennent des lycées, des collèges, des cours complémentaires, des écoles professionnelles, des écoles commerciales, sont conviés à passer un examen commun. Et cet examen s'appelle, pas très simplement : le brevet d'études du premier cycle du second degré ! Il est évident que cette appellation ne fait pas affiche. Elle n'est nullement spectaculaire !

On admettra volontiers que les réformateurs se soient proposé surtout des résultats positifs, des résultats réalistes. Les réformateurs ne restent pas toujours dans les nuées, dans les apparences ! On doit même les en féliciter !

Il est bien certain que le premier résultat — que l'on est en droit de constater sans attendre — est de nature à effrayer les champions invétérés des traditionnelles études classiques. Car le "brevet d'études du premier cycle du second degré" rassemble les candidats d'où qu'ils sortent : de l'enseignement primaire, de l'enseignement secondaire, de l'enseignement technique, et il établit dans les matières d'examen, des équivalences, et des options susceptibles de causer un certain émoi aux partisans irréductibles de la suprématie du latin et autres "disciplines nobles". Le grec et la dactylographie, l'anglais et la reliure, le latin et les sciences ménagères : tout cela se joint, se rejoint en des relations de bon voisinage, bon quoique un peu inattendu...

Que les tenants des "humanités" ne s'effraient pas trop ! Si ledit brevet rapproche des candidats de toutes origines, il ne vise aucunement à l'abaissement de la

culture générale. Il assure même, par les coefficients attribués aux différentes matières de l'examen, la primauté à la culture générale, et indique très particulièrement sa sollicitude aux candidats qui seront le mieux versés dans la connaissance de la langue française ! Et le candidat montrant qu'il n'entretient que des relations un peu distantes avec l'orthographe ou avec la grammaire, n'aura pas de chance d'être breveté... Au surplus, les candidats ayant choisi le latin comme "matière à option" auront la charge, qui éloignerait bien des bacheliers, de faire un thème sans le secours d'un dictionnaire. La cause de la culture est donc vigoureusement défendue ! Ce qu'il y aurait peut-être lieu de redouter, c'est qu'une quantité excessive de matières ne s'offre ou ne s'impose aux candidats à ce pré-baccalauréat. Ne voit-on pas déjà des apôtres empressés pour réclamer qu'une épreuve physique soit inscrite au programme, comme témoignage péremptoire de l'utilité essentielle, sinon de la prépondérance de l'éducation physique et sportive !... Nous verrons bien.

*
* * *

Il est très difficile en toutes choses d'envisager sans délai les conséquences et les répercussions, et les réformes dans l'enseignement qui ont, d'aventure, produit des effets fort différents de ceux qu'on en attendait. Il y a effectivement la réforme, et il y a le terrain dans lequel elle doit prospérer — ou périlcliter ; il y a l'atmosphère, il y a les circonstances, il y a en outre l'exaltation ou l'oppression du milieu.

Et dans cette affaire du pré-baccalauréat, on ne parle pas de réforme, on parle de révolution ! Le terme a de l'ampleur. Mais on aurait bien tort de se laisser déconcerter.

Tout permet de supposer que, grâce à la création d'un examen nouveau, le plus célèbre des examens français reprendra petit à petit, et peut-être assez prochainement, exactement la situation qu'il occupait à l'origine, et dont il faut souhaiter qu'il l'occupe encore.

Bien des élèves, désireux seulement d'obtenir une attestation officielle qu'ils ont accompli certaines études avec un certain succès, qu'ils ne sont ni totalement analphabètes, ni complètement illettrés se contenteront d'obtenir le déjà fameux "brevet d'études du premier cycle du second degré". Ce brevet remplacera dans l'opinion et le brevet élémentaire et le brevet supérieur, et les autres diplômes un peu périmés. Bien de jeunes garçons, de jeunes filles, qui n'ont ni l'ambition, ni le loisir de s'attarder aux écoles, et qui ont hâte d'entrer dans la vie productive, mais qui veulent cependant fournir le témoignage de leur effort scolaire, s'abstiendront de pousser jusqu'au baccalauréat, et se tiendront pour satisfaits de pouvoir montrer le parchemin du nouveau brevet. Les dernières classes des études secondaires, celles que l'on dénommait autrefois les humanités, la rhétorique, la philosophie, ne seront donc occupées que par les élèves pour qui le baccalauréat sera véritablement ce qu'il était uniquement dans l'époque ancienne : le moyen d'accès aux Facultés et aux grandes Ecoles. Ces dernières classes grouperont donc presque exclusivement des élèves soucieux de haute culture, et qui, même pénétrés des aspirations modernes, connaîtront et comprendront le prix de la culture classique... Ainsi le baccalauréat, perdant le prestige plus ou moins trompeur d'une immense clientèle compromettante, recouvrera un prestige sain et solide. La "révolution" finalement l'aura, de la manière la plus heureuse, ramené à son passé — et à lui-même.

J. ERNEST-CHARLES

L'ÉNIGME DE LUCRECE

Lucrèce, l'immense poète — philosophe du *De Natura*, l'un des deux sommets de la poésie latine, Lucrèce, champion de la libre pensée, père du matérialisme moderne, était-il fou ? Depuis deux mille ans, les érudits en disputent, sur la foi d'un vieux texte, à grands coups d'arguments tous plus subtils les uns que les autres ; mais chacun restait sur ses positions. Or, voilà qu'on nous annonce du nouveau dans "l'affaire Lucrèce". La psychiâtrie apporte des certitudes là où l'histoire et la philologie se montraient hésitantes. Mais n'anticipons pas.

Tout ce qu'on sait de Lucrèce tient dans trois lignes de saint Jérôme, qui les rapporte d'après Suétone, et dont voici la traduction *in-extenso* : "Après avoir été rendu fou par un philtre d'amour et avoir composé quelques livres dans les intervalles de sa démence — *per intervalla insaniae* — il se tue de sa propre main à l'âge de 44 ans". Information inexacte ou calomnie ? Non point, mais simplement pieuse médisance destinée à discréditer le poète hostile à la religion.

Les historiens de Lucrèce n'ont pas tous pris ce texte au pied de la lettre. L'un des plus réputés, Martha, écrivait, en 1869 : "Bien que cette tradition réponde à la triste impression que nous produit la lecture du poème, il faut la tenir pour suspecte. Elle ressemble à tant d'autres qui ont été imaginées dans l'antiquité pour effrayer l'athéisme et pour servir de

leçon à ceux qui seraient tentés d'imiter une audace sacrilège". De son côté, Henri Bergson n'hésite pas à écrire que "cette sombre histoire a tout l'air d'un roman".

Un maître de l'école française de psychiatrie le docteur Logre, va-t-il réussir à mettre d'accord saint Jérôme et Bergson ? Traqué par les nazis, ce savant a dû, pendant quatre ans, abandonner élèves et clients. Dans un asile sûr des Charentes, il a mis à profit ses loisirs forcés pour élucider, à la lumière de sa spécialité, l'énigme de Lucrèce. Et il est arrivé à cette conclusion, dont il nous fait part dans un gros livre ⁽¹⁾ qui se lit comme un roman, que Lucrèce n'était pas fou, mais... Pour le docteur Logre, le poète du *De Natura* est le type même de l'anxieux dont il a le facies ravagé, si l'on tient pour authentique un buste en bronze qui nous montre des traits contractés et affaissés, une bouche entr'ouverte et crispée, un aspect hirsute et hagard.

Mais, on s'en doute, c'est à l'oeuvre de Lucrèce que le docteur Logre—dont les traductions sont d'un parfait humaniste—demande ses meilleurs arguments. Nous ne pouvons songer à le suivre dans le détail de sa démonstration. Dans un chapitre très original, il se livre, par exemple, à une comparaison saisissante entre Lucrèce et Pascal, ces deux anxieux de génie, hantés de l'infini (qu'il s'agisse de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand), l'un et l'autre également mystiques, rationalistes et pessimistes, encore que leurs conclusions soient aussi éloignées qu'il est possible. L'auteur de *L'Anxiété de Lucrèce* établit un curieux rapprochement entre l'illumination qu'eut Pascal dans la fameuse nuit du 23 novembre 1654 ("D'un seul coup, Dieu est là, le voilà, il est quelqu'un...") et certain passage du *De Natura* (Livre II) où le poète nous fait

(1) *L'Anxiété de Lucrèce*, J.B. Janin, éditeur, Paris.

part de la vision qu'il eut d'un ciel peuplé de dieux inoffensifs et d'un monde souterrain où il n'y a pas de place pour l'Achéron. Chacune de ces révélations a littéralement guéri le poète athée et le philosophe chrétien de la terrible angoisse de l'au-delà qui les consumait.

Pour le docteur Logre, et sur ce point on ne peut que lui donner raison, l'oeuvre de Lucrèce témoigne essentiellement d'un esprit de logique poussé à un très haut degré. Le poète n'est jamais aussi brillant que lorsqu'il démontre, raisonne, analyse. Avouons que ce n'est pas la démarche de la folie, qui est incohérence et désordre. S'en tenant, d'une part, au texte de saint Jérôme et, d'autre part, s'appuyant sur une connaissance interne de l'oeuvre, l'éminent psychiâtre aboutit à cette conclusion que Lucrèce était atteint de *psychose intermittente*, comme c'est le cas, paraît-il, de beaucoup d'hommes de génie. Il était à la fois un anxieux et un mélancolique, ce qui suffit à expliquer l'extrême pessimisme de sa philosophie et sa vocation du suicide (il a dû se tuer au cours d'un accès dépressif). Le docteur Logre se juge en mesure d'affirmer que le *De Natura* a été composé "au cours d'un état mental qui ressemble à l'expansion décompressive" : ainsi, par un contraste étrange et savoureux, "cette doctrine de mort, cette religion du néant a été prêchée avec un enthousiasme extraordinaire, une foi presque mystique et une exubérance vitale incomparable". Je n'ai choisi que quelques arguments parmi tous ceux qu'apporte le docteur Logre dont la démonstration, sur tant de points indiscutable, donne parfois l'impression d'une trop grande richesse. Dans son zèle, l'auteur de *L'Anxiété de Lucrèce* ne recule pas devant quelques hypothèses qu'un profane jugera un peu hasardées, par exemple lorsqu'il taxe Lucrèce d'érotomanie sous prétexte que le poète a peint en termes précis — et même un peu plus...—

la vérité de l'amour physique. Tout est preuve pour notre bon psychiâtre, et preuve décisive. C'est trop beau. On a envie de contredire, de discuter, textes en main. Mais, bah ! faut-il regretter que la mariée soit trop belle ? Remercions plutôt le docteur Logre de nous avoir fourni le rare plaisir de relire un grand poète universel, dont la pensée, après deux mille ans, est toujours aussi vivifiante.

ROGER GIRON

UN HAUT-LIEU DE L'ESPRIT

PORT-ROYAL DES CHAMPS

Il est de nouveau question de lotir le domaine des Granges dont le nom est associé à celui de l'abbaye de Port-Royal des Champs. Et une inquiétude saisit tous ceux pour qui l'histoire de cette abbaye pendant le XVII^e siècle est toujours vivante, pour qui elle représente un des plus hauts moments des lettres françaises et même de la pensée universelle.

Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur la querelle religieuse, ou plutôt théologique, qui rendit célèbre Port-Royal et causa sa perte, on ne peut s'empêcher, en parlant de ce vallon et des pauvres ruines qui le jalonnent, de reprendre cette formule très belle, quoique trop souvent employée : il fut un de ces lieux où souffla l'esprit.

Evidemment on pourrait dire : puisque ce qui compte, et qui d'ailleurs ne craint pas les siècles, ce sont les idées et les livres, c'est la pensée qui les anima, à quoi bon alors défendre avec tant d'acharnement ces maigres souvenirs, ce peu de chose qui rappelle la fameuse abbaye ? Le raisonnement serait solide, mais vraiment inhumain dans sa froide rigueur. Certes, le décor réel fut abîmé et même profané, mais ce qui en subsiste ne peut nous laisser indifférents. Et il faudrait être bien insensible pour ne pas être entraîné par son imagination, pour ne pas se sentir ici saisi de respect.

Que reste-t-il pourtant ? De l'église, qui devait être belle puisque son architecte fut ce Robert de Luzarches qui, au XIII^e siècle, bâtit la cathédrale d'Amiens, on ne retrouve que quelques dalles et quelques bases de colonnes. Ajoutons-y une partie du mur d'enceinte, et des bâtiments de ferme avec un beau colombier. C'est à peu près tout, car la chapelle-musée est moderne, où l'on a rassemblé, malheureusement en assez petit nombre, des documents de l'époque : livres, autographes, gravures.

Ces vestiges survivront puisqu'ils sont sous la sauvegarde du service des Monuments Historiques. Mais cela ne nous suffit pas, ce que nous souhaitons — et nous croyons bien que l'État va y pourvoir incessamment—c'est que le domaine tout entier soit "classé", c'est que ne soit pas défiguré ce paysage où tant de grands esprits ont souffert et médité, c'est que demeure cette allée où se promena Pascal, ce bois où joua Racine enfant, cette ferme où s'installèrent les "Petites Ecoles" et où s'élaborèrent les plus grands livres d'enseignement du siècle.

Est-ce au moins un de ces paysages dont le charme vous retient, dont la grandeur vous laisse muet ? Non. C'est un petit vallon, sans grand pittoresque, comme il y en a beaucoup aux environs de Paris, mais resté solitaire. Car, jusqu'ici, il a été préservé alors que les banlieues se sont couvertes de maisons. Pourtant, il est situé tout près de Paris, quelques kilomètres au delà de Versailles. Placé entre deux lignes de chemin de fer et suffisamment loin d'elles pour être mal desservi, à l'écart des grandes routes, il n'avait jusqu'ici que peu tenté les lotisseurs. Aujourd'hui il est menacé par le développement de lignes d'autobus qui le rendent trop facilement accessible. Et voilà pourquoi nous tremblons pour ce lieu où se développa et se dénoua une des plus grandes aventures intellectuelles.

Angélique Arnauld n'avait pas même dix-huit ans lorsque, nommée toute jeune abbesse de Port-Royal, elle résolut de réformer les mœurs quelque peu relâchées de la communauté confiée à ses mains d'adolescente. Dans cette demeure où régnait l'austérité, elle attira les plus grands noms de France auxquels se joignirent les plus grands esprits. Pour directeur spirituel de sa Maison, elle choisit alors Duvergier de Hauranne, le célèbre abbé de Saint Cyran. Port-Royal entra dans la querelle du jansénisme, et en même temps dans l'histoire religieuse et littéraire.

Une telle prospérité morale, et même matérielle — car dons et legs affluèrent — menaçait les Jésuites dans leur influence et leur fortune. Ce renom de vertu leur portait ombrage, soulevait leur jalousie, leur haine même. La querelle du jansénisme allait leur permettre d'assouvir cette haine, et en 1664, la congrégation de Port-Royal fut dissoute, et les religieuses expulsées de force ou séquestrées.

Elles se reformèrent quelques années plus tard, lors de la "paix religieuse". Mais leurs adversaires ne désarmaient pas, d'autant plus que dans ces discussions sans fin sur la Grâce, où le désaccord portait beaucoup plus sur les mots que sur une règle de vie, hommes et femmes de Port-Royal se montraient solidement entêtés, refusant les moindres concessions, même formelles.

La lutte continua et Louis XIV, sentant sa fin proche et estimant sans doute qu'il était temps de racheter ses péchés par la pénitence des autres, consentit aux sanctions les plus graves. En 1706, interdiction est faite aux religieuses de recevoir des novices. Cela paraît trop bénin à leurs ennemis. En 1707, on les prive des sacrements. Elles ne cèdent pas encore. En 1709, on les disperse. Cela ne suffit pas. On s'attaque alors aux morts. Leurs sépultures sont vio-

lées et leurs os sont transférés dans les cimetières voisins. Ce n'est pas encore assez. Il faut qu'il ne reste pas trace de leur passage sur terre. Les bâtiments sont détruits. Heureusement on ne pouvait défricher les bois, combler le vallon. Le paysage restait. Plus de deux siècles le laissèrent intact. Aujourd'hui il faut le sauver.

Rappelons-nous que c'est là que Lancelot et Arnauld préparèrent leur *Grammaire Générale*, si en avance sur les idées de leur siècle, que Lemaistre de Sacy travailla à sa traduction de la *Bible*, que Pascal écrivit ses *Provinciales*, que fut inspiré à Racine son *Histoire de Port-Royal* : deux livres qui sont, dans des styles et selon des tempéraments différents, deux monuments impérissables de la langue française, que se situe le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, un des chefs-d'œuvre de la critique ; et surtout que vécurent en communauté des hommes et des femmes dont on ne peut que respecter la foi, l'austérité, le savoir et la fermeté d'âme. Oui, vraiment, il faut sauver Port-Royal.

HENRI MEMBRE.

LA VIE MUSICALE

Emmanuel Bondeville

Emmanuel Bondeville est Normand, et il porte sur son visage la marque de ses origines : du Normand, il a la carrure, le clair regard, le front volontaire ; mais si l'on dit le Normand obstiné, on lui reconnaît également une souplesse certaine. Et Emmanuel Bondeville, dans sa carrière qui, sans l'écarter de la musique, l'a conduit à se révéler administrateur de mérite, eut bien des occasions de montrer ses dons de diplomate. Avant d'être placé à la direction artistique du Casino de Monte-Carlo, Emmanuel Bondeville a dirigé les services musicaux de la Radiodiffusion française en un moment où un tel poste était bien loin d'être une sinécure. Il se trouvait, en effet, à la tête de cette administration lorsqu'éclata la guerre de 1939, et il eut à assurer le fonctionnement des émissions alors que la mobilisation enlevait aux orchestres et aux troupes lyriques la plupart de leurs exécutants ; il lui fallut organiser le repli des services sur Rennes et Toulouse, puis, au moment de l'armistice, parer par des moyens de fortune à la dispersion des éléments dont le regroupement ne pouvait se faire, on l'imagine, sans complications de toutes sortes.

Mais ceci n'est qu'un des aspects de ce musicien ; ses oeuvres auraient suffi à lui valoir la notoriété. Emmanuel Bondeville a commencé par être organiste :

élève de Haeling, un des maîtres de l'école de Rouen, Emmanuel Bondeville a été titulaire des grandes orgues de Saint-Nicaise, qui sont parmi les meilleures de la vieille cité normande. Tout en accomplissant ses fonctions à l'église, Bondeville se perfectionnait dans l'art de la composition avec Jean Déré, et bientôt Albert Wolff, aux Concerts Lamoureux, faisait entendre *Le Bal des Pendus*, d'après Arthur Rimbaud. Le succès fut éclatant. Florent Schmitt, dans un article enthousiaste du *Temps*, malgré quelques réserves sur le plan (une double introduction pouvant induire l'auditeur en erreur), déclarait : "Emmanuel Bondeville est un *musicien*, et il a quelque chose à dire. On sent une nature riche et généreuse, une abondance mélodique, une ardeur et une variété rythmiques, sur lesquelles on ne peut se méprendre. L'orchestre brillant et léger, subtil et vigoureux, offre des aspects curieux, insolites, des accouplements de timbres délicieusement immoraux, des sonorités inattendues. On est ravi".

Mais *Le Bal des Pendus* n'était que le premier volet d'un triptyque dont les deux autres allaient confirmer les qualités du compositeur : c'est encore à Rimbaud qu'Emmanuel Bondeville en demanda l'inspiration : *Marine* et *Ophélie* suivirent ; et l'auteur s'y montrait aussi sensible, aussi fertile en inventions délicates, soit qu'il voulût montrer la touchante Ophélie errant mélancoliquement sur le bord du fleuve, tressant des guirlandes de fleurs avant de glisser dans le courant et de s'endormir pour toujours dans son rêve douloureux, soit qu'il illustrât, en les parant de toutes les couleurs d'une instrumentation chatoyante, la page où Rimbaud montre :

Les chars d'argent et de cuivre,

Les proues d'acier et d'argent

qui battent l'écume. Et l'ouvrage entier, sous le titre d'*Illuminations* devait, aux concerts Colonne, aux

Concerts de la Société, sous la direction de Gabriel Pierné et de Philippe Gaubert, trouver sa place définitive au programme des grandes associations symphoniques parisiennes.

Entre-temps, Emmanuel Bondeville avait publié un *Psaume*, des *Préludes*, une *Sonatine* pour piano, et composé un opéra-comique en trois actes, sur un livret de Jacques Laurent, d'après Molière. Le librettiste avait laissé à Molière la meilleure part et, avec une rare délicatesse, s'était contenté de rallier habilement les épisodes de la comédie en jetant, pour ainsi dire, les ponts nécessaires aux développements musicaux. Le compositeur avait tenu la gageure de donner au texte du grand comique un commentaire qui ne l'alourdit point, qui lui laisse toute sa saveur, et qui, constamment, demeure en parfait accord avec l'esprit même de l'ouvrage. Dans chacun des quatre préludes, il s'était donné pour tâche d'exposer musicalement les caractères des principaux personnages ; le premier oppose Ariste à Sganarelle, et toute la noblesse d'Ariste est bien dans la jolie phrase du quatuor, et toute la sottise de Sganarelle est non moins bien figurée dans les motifs aux rythmes brisés qui suivent. Le prélude du deuxième acte est un charmant badinage, et qui peint les amoureux, Isabelle et Valère ; le troisième montre la foule qui, tout à l'heure, assistera à une retraite aux flambeaux. Et, dans une scène où le notaire se prépare à dresser le contrat, le musicien faisait preuve d'une verve qui amena sous la plume de maints critiques une comparaison avec Chabrier.

Repris deux fois sur la scène de l'Opéra-Comique où il avait été créé sous la direction d'Albert Wolff, l'ouvrage d'Emmanuel Bondeville y a retrouvé le même succès qui l'avait accueilli à sa création. Et c'est la même scène qui doit prochainement monter *Madame Bovary*, un opéra-comique qu'Emmanuel Bondeville

vient d'achever sur un livret tiré du roman de Flaubert par René Fauchois, et dont on annonce la création vers la fin de cette saison. Il peut sembler périlleux de porter au théâtre — malgré l'expérience faite, il y a une dizaine d'années, par Gaston Baty — la douloureuse aventure de *Madame Bovary* : tout ce qui est dans le livre, développements psychologiques, ne peut que perdre au raccourci imposé par la coupe en actes et en scènes qui ramasse et condense outre mesure l'action. Mais le librettiste est habile (sa *Pénélope*, mise en musique par Gabriel Fauré, en répond), et Emmanuel Bondeville est homme de goût. Il semble que Flaubert, du haut des cieux, s'apprête à l'absoudre.

Georges Migot

Récemment, la Radio diffusait d'importants fragments d'une *Passion*, de Georges Migot ; quatre épisodes d'un vaste oratorio qui en compte douze ; *La Cène*, *Devant le Sanhédrin*, *Le Reniement de Saint Pierre* et *La Couronne d'épines*. Le succès a été grand et la critique, presque unanime (on ne saurait plaire à tous et il se trouve toujours, dans toutes les oeuvres, mêmes les mieux réussies, quelques points discutables), a loué cette fresque sonore. Il fallait, en vérité, bien de la hardiesse pour s'attaquer à pareil sujet, après Jean-Sébastien Bach, après Heinrich Schutz. Mais Bach lui-même vint après Schutz. Il est vrai que Bach pouvait se permettre de reprendre, pour le traiter à sa façon, un sujet aussi grandiose. Il est vrai aussi qu'en son temps, peut-être plus respectueux des maîtres que le nôtre, on ne jugeait point téméraire de puiser aux sources où d'autres, si grands qu'ils fussent, avaient té chercher l'inspiration. Et c'est ce qu'a pensé

Georges Migot. Il n'eut pas tort de croire que chaque époque a le droit d'imprimer sa marque propre aux thèmes éternels : l'histoire de l'art est faite de ces retours.

Georges Migot, au surplus, est certainement une des figures les plus originales du monde musical. On a dit de lui — rappelait récemment M. Gabriel Bender dans le *Guide du Concert* — qu'il constituait à lui tout seul le "Groupe du Un". Plaisante définition d'un artiste assez singulier pour ne s'être inféodé à aucun parti, pour s'être tenu volontairement, farouchement pourrait-on dire, à la porte des innombrables chapelles où l'on brûle l'encens de l'admiration mutuelle jusqu'au jour où, quelque schisme éclatant, les thuriféraires deviennent des médisants et les zéloteurs de farouches ennemis. Mais le "Un" qui, à lui seul, forme un groupe, est cependant une trinité ; il y a un Georges Migot peintre, un Georges Migot compositeur, un Georges Migot esthéticien, "les deux premiers menant une existence indépendante et le troisième fournissant aux deux autres les conditions techniques de leurs créations". Naturellement, on a souvent reproché à Migot cette diversité d'occupations dans l'unité de sa personne. Des peintres qui ne l'aimaient pas, parce qu'ils trouvaient dans ses écrits sur l'esthétique une condamnation de leurs propres théories, le renvoyaient à la musique ; des musiciens, auxquels déplaisaient certaines idées exprimées sans grand ménagement pour leurs propres opinions, le renvoyaient à la peinture ; et peintres autant que musiciens trouvaient parmi les critiques, des alliés pour s'étonner avec eux que Migot, comme l'autre prouvait le mouvement en marchant, s'appliquât à démontrer l'excellence de ses propositions par la construction de ses propres ouvrages.

Il est toujours dangereux d'entreprendre ces sortes de démonstrations ; mais le danger serait nul si les idées,

les théories étaient demeurées secrètes : chaque artiste n'a-t-il pas son *credo* ? n'obéit-il pas — qu'il le dise ou le taise — à des théories (parfois confuses), ou tout au moins à l'impulsion de sa nature, aux exigences de son tempérament personnel ? Admettons que le tempérament de Georges Migot, son penchant à la philosophie, l'ait poussé à formuler en ses écrits théoriques ses réflexions sur son art, et que ce même tempérament l'ait incliné, comme il est non moins naturel, à écrire des oeuvres musicales, à brasser des tableaux, dont la composition répond à ces théories, à ces idées. Rien n'est plus simple ; mais notre époque admet difficilement qu'un artiste prenne la plume et s'explique dans un livre — ce que nos aînés ne se sont nullement privés cependant de faire, et de bien faire.

Georges Migot s'est fait, en un temps où cela était une originalité, le champion de l'"écriture horizontale" — entendez par là qu'il voulait établir la primauté du contrepoint sur l'harmonie. Les nouveautés les plus hardies ne sont souvent que des rénovations, des résurrections, si l'on peut dire. Nos maîtres de la Renaissance ont été des contrapuntistes, et l'harmonie, l'écriture "verticale" est née jadis des rencontres entre les parties superposées, entre les "voix" de la polyphonie. Migot, qui fut l'élève de Gédalge, de Guilmant et de Widor, retrouve là Vincent d'Indy. Les idées ont leurs carrefours, et les théoriciens se rejoignent parfois à la croisée des chemins...

Dans ses ouvrages destinés au concert ou au théâtre, Georges Migot s'est révélé explorateur : successivement, il nous a montré *Sept Petites Images du Japon* ; il nous a emmenés dans *La Jungle* ; il s'est laissé guider par *Le Zodiaque* ; il a chanté les travaux de la terre dans *Les Agrestides*. Et il a, de même, exploré les âges en publiant des *Monodies*, le *Livre des Dancieries*. Il a pratiqué luthistes et clavecinistes de

l'époque classique, il a tenté de combiner les timbres d'instruments que d'autres, moins hardis, jugeaient insociables. Sa curiosité semble ne connaître aucune limite et sa volonté aucun obstacle. Ses oeuvres de musique de chambre sont aussi nombreuses que ses ouvrages pour l'orchestre ; et la musique religieuse l'a attiré autant que le concert et le théâtre : un grand oratorio, *Le Sermon sur la Montagne*, a précédé, dès 1937, *La Passion* que nous avons entendue dix ans plus tard. Migot, musicien, est aussi un architecte que n'effraient pas les constructions grandioses.

Mais qu'il s'agisse de pièces courtes ou d'oeuvres longues, il est un principe auquel Migot reste soumis. Il se rebelle contre certaines théories modernes. Il a écrit un livre sur Rameau, et c'est vers Rameau qu'il se tourne pour renouer la tradition française menacée, affirme-t-il, par la souveraineté du rythme établie au détriment de la mélodie : "Ce qui distingue la musique des autres arts, affirme-t-il, ce n'est pas le rythme : tous les arts obéissent au rythme, mais le son. C'est la mélodie qui empêche le rythme d'entraîner la musique hors de la musique. Le rythme doit être au service de la mélodie, et non celle-ci au service de celui-là..." Et encore : "Chaque époque préfère d'abord ceux qui satisfont ses besoins immédiats et passagers, à ceux qui lui font accomplir une étape ascensionnelle, purificatrice. Le temps seul remet tout en place, le passager comme le durable..." Et cela est une parole de sagesse.

RENÉ DUMESNIL.

TABLE DES MATIÈRES

POÈMES — ESSAIS — ROMANS.

		Pages
FERDINAND ALQUIÉ	<i>Une philosophie de l'Ambiguité ...</i>	57
R. ARNALDEZ	<i>La philosophie de Nietzsche.....</i>	279
J. BENDA	<i>La mystique démocratique.....</i>	43
„	<i>Des principes démocratiques</i>	91
MAURICE BLONDEL	<i>Condition d'une civilisation paci- fique et d'un ordre international</i>	170
G. DUMANI	<i>Le temps de souffrir 6, 96, 229, 342, 379, 484, 569</i>	
JEAN DUPERTUIS	<i>Education Créatrice</i>	303
FR. JEANSON	<i>Mystère ou problème</i>	152
„	<i>L'attitude métaphysique et la pen- sée moderne</i>	260
„	<i>A propos de deux grandes philoso- phies de l'existence</i>	367
PROF. RENÉ LERICHE	<i>La Vie Médicale et la chirurgie physiologique</i>	451
DR. MANUEL MORENO	<i>Théorie des Quanta et Finalisme Biologique</i>	564
FR. MONEIN	<i>La mort de l'âne</i>	411
ANTOINE SIMON	<i>Vers un humanisme du travail ...</i>	161
FR. TOLZA	<i>Le marchand de feu</i>	131,211
ANDRÉ VILLERS	<i>Le poignard chinois</i>	505
VLADIMIR VIKENTIEV	<i>Le retour de la Fiancée de Givre</i>	537
G. ZAYED	<i>Poèmes</i>	469

ARTS — HISTOIRE — LITTÉRATURE

DR. BAROUKKHIM	<i>Vers un renouveau de la littérature persane</i>	126
BÉATRICE BOULAD	<i>Recherches faites à la bibliothèque Nationale sur les manuscrits ...</i>	372

TABLES DES MATIERES

619

		Pages
BERN. CHAMPIGNEULLE	<i>Nouveauté de l'art roman</i>	48
LÉON DEGAND	<i>Qu'est-ce que la peinture ?</i>	224
PIERRE DESCAVES	<i>J.-K. Huysmans, le naturaliste con-</i> <i>verti</i>	181
RENÉ DUMESNIL	<i>Hommage à Gabriel Pierné</i>	447
JEAN DUPERTUIS	<i>Du roman et de ses divers aspects.</i> <i>Essais, romans et poèmes</i>	419
J. ERNEST-CHARLES	<i>Institut Français et Académie</i> <i>Française</i>	479
„	<i>Une révolution sur le chemin</i> <i>du Baccalauréat</i>	698
JEAN GALLOTTI	<i>Pétrarque en France</i>	206
„	<i>Chateaubriand et l'exotisme</i>	407
R. GIRON	<i>Souvenir de Max Jacob</i>	53
„	<i>L'Enigme de Lucrèce</i>	603
FR. JEANSON	<i>Une évolution dans la pensée de</i> <i>Camus</i>	38
ROBERT LAULAN	<i>Balzac et l'Institut de France...</i> <i>Un monument énigmatique en plein</i> <i>Paris</i>	157
„	<i>Chronique Balzacienne</i>	186
DR. LOTTE	<i>Gandhi</i>	1
RENÉ MARAN	<i>Victor Shoelcher et l'abolition de</i> <i>l'esclavage</i>	298
HENRI MEMBRE	<i>Un Haut-Lieu de l'esprit Port-</i> <i>Royal de Champs</i>	607
FR. DE MIOMANDRE	<i>André Suarès</i>	533
EMILE SIMON	<i>Une rencontre avec Camus</i>	271
„	<i>Une interview de Marcel Arland...</i>	361
RENÉ SUDRE	<i>Henri Deslandres, Grand Astro-</i> <i>nome français</i>	442
JEAN TERRIER	<i>Un poète malgache de langue</i> <i>française</i>	560

CHRONIQUES

MAURICE BRILLANT	<i>L'exemple de Ravel</i>	267
RAYMOND COGNAT	<i>Les Anciens et les Jeunes au Salon</i> <i>d'Automne 1947</i>	88
	<i>Georges Rouault</i>	175

		Pages
PIERRE DESCAVES	<i>Henri Mondor, fourrier de Valéry</i>	82
RENÉ DUMESNIL	<i>Disques de qualité</i>	542
„	<i>L'apocalypse de St-Jean de Jean</i>	
	<i>Françaix</i>	178
„	<i>Décentralisation et saisons musi-</i>	
	<i>cales</i>	526
„	<i>Emmanuel Bondeville</i>	610
„	<i>Georges Migot</i>	613
JEAN DUPERTUIS	<i>Chronique des Livres</i>	513
ROBERT KEMP	<i>La Course des Rois</i>	83
„	<i>“Messaline”, de Claude Vermorel</i>	264
JACQUES RIVES	<i>“L'Empereur de Chine”, de J.-P.</i>	
	<i>Aumont</i>	529
„	<i>“Les Aventures du Roi Pausole”,</i>	
	<i>de Honegger</i>	531

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

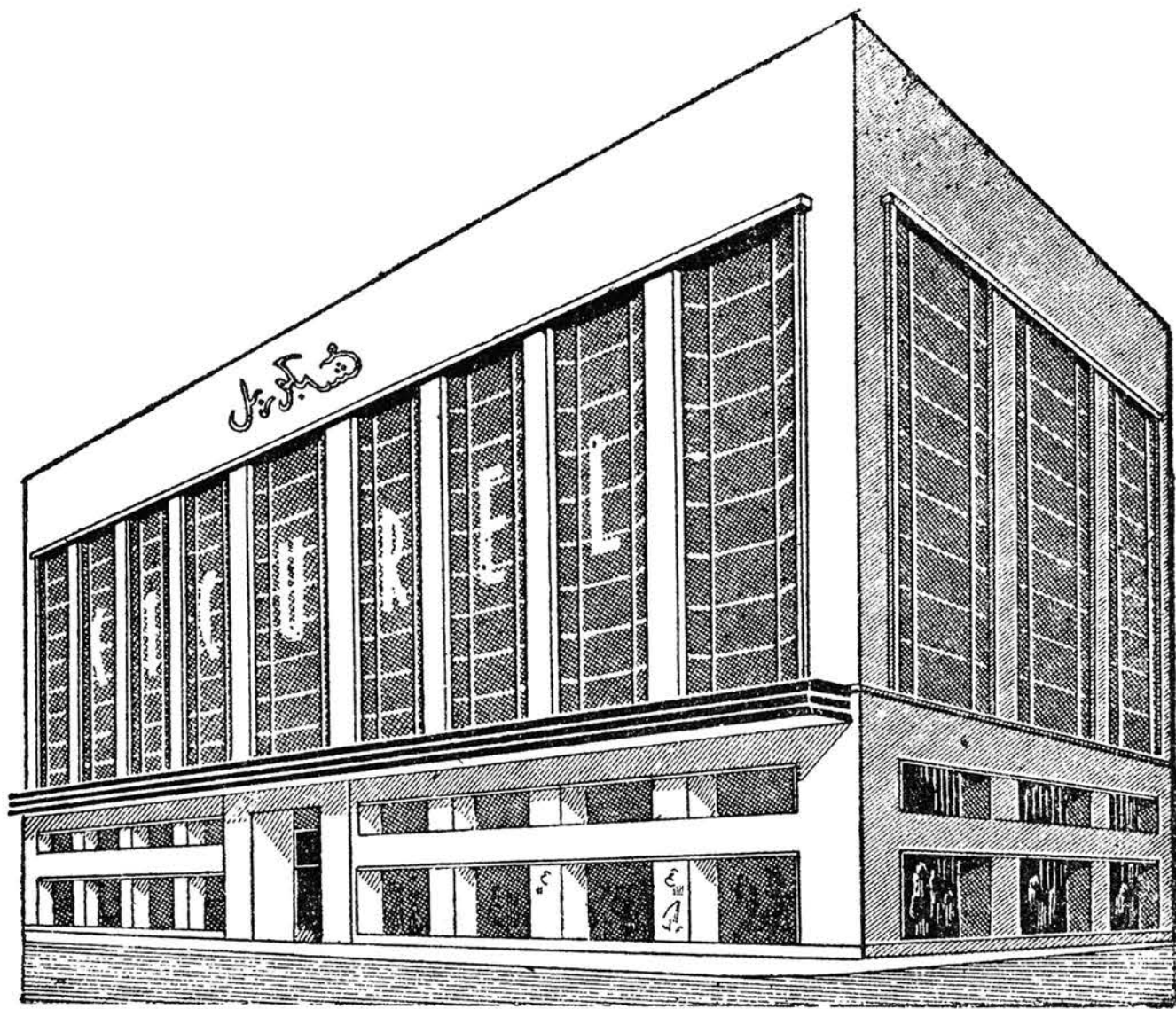
L.E. 1.145.000

TOUTES ASSURANCES

**VIE — ACCIDENTS — INCENDIE
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”



Grands Magasins

Picurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

R.C.C. 26426

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCE EN EGYPTE

ALEXANDRIE
R. C. 255

LE CAIRE
R. C. 360

PORT-SAID
R.C. Canal II



TOUTES OPERATIONS DE BANQUE
Ouvertures de Crédit Documentaires



AGENCES EN FRANCE

EN GRANDE-BRETAGNE — EN BELGIQUE
AUX INDES ANGLAISES — EN AUSTRALIE
A MADAGASCAR — EN TUNISIE



Filiale à New-York

**THE FRENCH AMERICAN
BANKING CORPORATION**

31, Nassau Street

**LES ÉDITIONS DE
LA REVUE DU CAIRE**

ONT PUBLIÉ

**LES OUVRAGES
DESORMAIS CLASSIQUES**

de la Littérature Egyptienne Contemporaine

et d'importants ouvrages de

**LITTÉRATURE, HISTOIRE,
PHILOSOPHIE**

**des Meilleurs Ecrivains de
Langue Française résidant en Orient.**

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*) | VUES SUR LA GUERRE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G. . .

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100;
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET
(5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.